Notes égyptiennes

Bernard Boyaval

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1830>

DOI : 10.4000/kentron.1830

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2004

Pagination : 147-185

ISBN : 2-84133-251-9

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Bernard Boyaval, « Notes égyptiennes », *Kentron* [En ligne], 20 | 2004, mis en ligne le 09 avril 2018, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1830> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1830>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

NOTES ÉGYPTIENNES

Un fragment de papyrus en attente : P. Lille 133

Encore une fois, je recours au procédé dont j'ai usé dans *LDP*, 2, 1995, n. 7, et dans *Kentron*, 15 / 1, 1999, 83-84, à propos de petits coupons de papyrus ruiniformes au point de n'avoir gardé que quelques syllabes. Comme les « *Wartetexte* » précédents, le P. Lille 133 pourrait fournir, un jour, un raccord, si le destin nous aide.

Il n'a conservé que les toutes dernières syllabes de 13 fins de lignes. L. 3, on lit la fin du souhait épistolaire usuel « porte-toi bien » (*errôso*), suivi d'une date (le 21 du mois Choiakh d'une 33^e année). Là s'achevait donc probablement la copie d'une lettre. L. 4, *to dothen*, l. 5, *paragraphesthai*, évoquent une donation (?) et des procédures judiciaires, mais *paragraphesthai* est susceptible de significations trop diverses pour qu'on puisse traduire. L. 10, la date reparait mais mutilée : on ne lit plus que le 21 de Choiakh. L. 13 enfin, le mot *epigraphas* fait penser à une procédure d'assig-nation judiciaire.

Je donne ces indications pour une raison unique : sur P. Lille 111 (d), décrit dans *Kentron*, 15 / 1, 84, on lit aussi le verbe *epigraphen* à la l. 5. Coïncidence à souligner, les deux documents ont la même origine, le cartonnage de momie *Lille inv. 2271* trouvé dans le secteur de Ghôran-Magdôla, et pourraient être proches par la date et le sujet.

Hérôdès d'Edfou

Parmi les épigrammatistes de l'Égypte gréco-romaine qui ont composé des épitaphes en vers (E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, n° 1-102), le seul dont on connaisse à la fois le nom et les œuvres est un certain Hérôdès, qui pratiqua son art en Haute-Égypte, dans le secteur d'Edfou / Apollinopolis Magna, puisque les stèles signées qui portent ses poèmes ont été exhumées près du village d'El-Hassaia, où se trouvait l'antique nécropole d'Edfou (Bernand 67-68)¹.

1. En Égypte on connaît de nom au moins un autre épigrammatiste de village, Hérénios, qui était *poiêtês kai epigrammatographos* d'après son épitaphe trouvée dans la nécropole de Kom Abou Billou / Téré-nouthis (*BIFAO*, 78, 1978, 237-238). Mais, à la différence d'Hérôdès, il ne nous a laissé aucun poème funéraire signé.

Son œuvre poétique, qu'on date, sans plus de précision, de la fin de l'époque hellénistique (Bernand 57, note aux v. 11-12), comprend 3 inscriptions complètes (Bernand, n° 5, 6, 35), dont les signatures (« (vers) d'Hérôdès » ou « Hérôdès a écrit ») figurent à la dernière ligne des textes (5, v. 24 ; 6, v. 27 ; 35, v. 26). Également trouvée à El-Hassaia, la stèle 7 du recueil de Bernand ne porte pas sa signature, mais ses derniers vers, seuls conservés, présentent des tics de style qui lui appartiennent en propre (Bernand 68, note au v. 3). La stèle 38 ressemble aussi aux précédentes (Bernand 191, à propos du v. 6), mais il n'est pas certain qu'elle provienne d'El-Hassaia (*ibid.*, 189 et notes 4-5). Il faut enfin laisser de côté la stèle 8, de provenance incertaine et trop mutilée pour qu'on puisse juger de son style (Bernand 69 et note 8).

On a beaucoup reproché à Hérôdès ses maladresses (U. von Wilamowitz-Moellendorf, *AFP* 1, 1900, 224-225), ses redites (Bernand 58, note aux v. 18-22), la pauvreté de son inspiration, son goût des mots rares, des tours recherchés et des « pointes », non sans excès parfois (*Lychnos*, 88, 2001, 74-76). Bien qu'on ignore tout de lui, du milieu où il a vécu, des influences qu'il a subies (en dehors de celle, évidente, d'Homère), on a essayé de cerner sa place dans l'histoire du genre épigrammatique (U. von Wilamowitz-Moellendorf, 222-223), mais, faute d'informations nouvelles, la tentative n'a pas eu de prolongement.

Hérôdès écrivait en distiques. Ce choix n'était pas original, car la plupart des auteurs d'épithaphes versifiées d'Égypte l'ont fait aussi. En revanche, il s'est distingué des autres sur un point qui ne semble pas avoir attiré l'attention : ses poèmes sont des exceptions par leur longueur.

Plus de 54 % des 34 poèmes complets composés en distiques ne dépassent pas 8 vers, soit moins du tiers d'un poème complet d'Hérôdès. Le goût d'une relative brièveté est donc resté largement partagé en Égypte jusqu'à l'époque romaine. Au-delà de 4 distiques, la faveur des épigrammatistes paraît s'être concentrée sur les poèmes de 10 vers (10 témoins). Au-delà, 10 exemples se répartissent entre 12 et 16 vers, 2 seulement en ont 18. Or, avec 22, 24 et 26 vers, Hérôdès s'écarte de la tendance majoritaire. Il est malaisé de discerner ses raisons ; elles pouvaient être d'ordre littéraire (goût de l'abondance) ou avoir pour explication l'importance politique et sociale de ceux qu'il a commémorés, des officiers lagides de haut rang et leurs proches : il est question d'un « parent » du roi en 5, 5 et 35, 10.

Le contraste entre l'abondance d'Hérôdès et la relative sobriété des autres est plus net encore quand on compare ses poèmes à ceux de l'époque hellénistique. La haute époque a livré 9 épithaphes métriques : la stèle 32 fait exception avec 12 vers, les 8 autres en ont de 2 à 8, et les plus nombreuses d'entre elles 6 au moins. Presque toutes proviennent du district d'Alexandrie (n° 28-30, 62, 92) ou de sites proches de la capitale (n° 2, 3, 32). La basse époque hellénistique nous a laissé plus de documents : sur 19 épithaphes, 12 ont de 6 à 10 vers – parmi elles, la stèle 33, qui a la particularité d'associer 3 poèmes brefs en l'honneur de la même défunte. Les stèles de moins de

6 vers se font plus rares qu'auparavant (n° 12, 65), celles de plus de 10 demeurent une minorité et ne dépassent pas 16 (n° 4, 109 64, 83, 102). La Basse-Égypte reste la région la plus productive (7 documents au moins), alors que la Haute-Égypte n'est représentée qu'une fois (n° 4 de Coptos).

Par sa prolixité et le lieu de ses activités, Hérôdès est donc une exception dans la création littéraire hellénophone d'Égypte².

Quelques formulaires d'expédition de momies

Une étiquette de momie publiée dans le *BIFAO*, 91, 1991, 157, concerne un corps qui doit être porté « à Panopolis » (*eis Panopolin* dit le grec). Ses coéditeurs, M. Chauveau et F. Kayser, l'ont rapprochée de plusieurs dizaines d'autres étiquettes qui indiquent la même destination et ont attribué au groupe qu'elles forment la dénomination d'« étiquettes de transport ».

Toutes ces tablettes ont été rédigées comme des ordres de livraison. L'ordre est implicite dans les formulaires les plus simples, qui se limitent aux noms des défunt(e)s, parfois complétés de patronymes et / ou matronymes, et à l'adresse, soit « A (*fils / fille de B*) *eis Panopolin* » (ex. *SB*, 1206, 1736, 2640, 3464). Un formulaire plus développé explicite l'ordre, en ajoutant l'impératif *dos* (« livre ») ou un de ses composés de même sens (*apodos / parados*), qu'il fait suivre du nom des défunt(e)s à l'accusatif, soit « *dos A (fils / fille de B) eis Panopolin* » (ex. *SB*, 1268). Des expéditeurs prudents ont souvent jugé utile de compléter l'ordre par le nom d'un destinataire, parent, ami, employé de nécropole (entaphiaste, nécrotaphe), une précaution³ qui a suscité des formulaires du type « *envoie A (fils / fille de B) à Panopolis auprès de C (exerçant telle fonction)* » (ex. *SB*, 25, 5774).

On ne peut pas limiter l'appellation d'« étiquettes de transport » aux seules tablettes qui ont mené quelques dizaines de corps jusqu'à Panopolis.

Dans le seul nome panopolite justement, plusieurs centaines d'autres étiquettes, exhumées au même endroit que les précédentes, ont des formulaires différents : ils complètent les noms des défunts et de leurs ascendants par la mention de leur origine géographique, à l'aide de la préposition *apo* suivie d'un toponyme au génitif,

-
- La stèle 38 n'a que 10 vers, mais elle est complète, comme le prouve la planche 58 du recueil de Bernard. Sa brièveté pourrait alors donner un motif supplémentaire d'hésiter à l'attribuer à Hérôdès en personne. En revanche, la planche 60 montre l'impossibilité d'évaluer la partie perdue de la stèle 7 : on n'a conservé que le bas de la pierre, qui fournit les 7 derniers vers, et le socle qui la soutenait. On peut, sans invraisemblance, lui supposer un texte aussi long que ceux des n° 5, 6 et 35.
 - Précaution certainement due aux pièges de l'homonymie et aux risques de retard ou d'erreur dans l'acheminement des corps jusqu'au lieu de leur inhumation. Ces dangers n'étaient pas négligeables dans la grande ville qu'était Panopolis à l'époque romaine et qu'elle est restée à l'époque byzantine.

soit « A (*fil* / *fil*le de B), *originaire de Bompae* / *Psônis* / *Nèsos Apollinariados*, etc. », en grec *apo Bompae*, *Psôneôs*, *Nèsou Apollinariados* (ex. dans CEMG, 1669-1891, 1968-2017, 2131-2178), villages et lieux-dits qui étaient tous situés à la périphérie de Panopolis.

Or, les corps déclarés « à envoyer à Panopolis » et les corps déclarés « originaires » de Bompae, etc. ont tous été transportés vers la même destination, où on les a retrouvés, mêlés les uns aux autres.

Hors du nome panopolite, on constate qu'il en va de même. Voici quelques exemples de transports :

- CEMG 1661 « A *eis Akanthôna* »⁴
 1664 « A *eis Apollônopolitou* » (s. ent. *nomon*)
 1932-1936 « A *eis Hermônthin* »
 2111-2112 « A *eis Philadelphian* »
- CEMG 1892-1896 « A *apo Bosôcheôs* »
 1897-1900 « A *apo Epoikiou Ailouriônos* »
 1916-1923 « A *apo Epoikiou Pachoumios* »
 2106-2109 « A *apo Philadelphias* »

Ces témoignages sont loin d'épuiser la liste des mouvements attestés par la littérature des étiquettes de momies. Il y a aussi des sites où les deux prépositions sont attestées (ex. Philadelphie). En conclusion, le schéma qui avait attiré l'attention de Chauveau et Kayser n'est pas une particularité panopolitaine. On le retrouve partout ailleurs en Égypte, et toutes les étiquettes qui indiquent une direction à prendre (*eis*) ou une origine déclarée (*apo*) ont été des documents de transport. Il faut aussi leur attribuer cette caractéristique quand le défunt est mort et a été inhumé dans la même agglomération, puisqu'il y a eu aussi transport, même si c'était sur une courte distance, entre le local où il est décédé et la nécropole, située *extra muros* ou sur l'autre rive du Nil, qui a reçu son corps. Les étiquettes *eis* et les étiquettes *apo* ne se distinguent que sur un point : les premières ont été rédigées *avant* l'envoi des corps à leur destination finale, les secondes *après* leur arrivée à cette destination.

4. Akanthôn se trouvait dans le nome memphite (cf. CEMG, 1660).

La déclaration des âges sur les *kat'oikian apographai*

Grâce à R. S. Bagnall et B. W. Frier, *The demography of Roman Egypt*, 1994, 334-336, table A, nous disposons maintenant d'un répertoire des âges déclarés dans les *kat'oikian apographai* de l'Égypte romaine. Elles fournissent 350 âges masculins et 339 féminins.

Quelle image donnent-elles de la façon dont les âges y ont été déclarés ? Bagnall et Frier ont évoqué le sujet (o. l. 45-47), mais il ne me paraît pas inopportun d'ajouter quelques remarques sur ce point précis.

Selon les quantièmes, les effectifs sont étonnamment inégaux. Ainsi, certains forment des « pics » de représentation, plus nettement perceptibles avant 35 ans qu'après, car, aux âges ultérieurs, le nombre des témoins diminue rapidement. Chez les hommes, ces pics apparaissent à 1, 3, 6, 9, 14, 17, 20, 26, 29 et 33 ans, où ils groupent de 7 à 18 témoins ; chez les femmes, à 3, 8, 13, 20, 25, 29 et 35 ans (de 10 à 16 témoins). Il est tentant d'y chercher des traces de la tendance à arrondir certains âges. C'est le cas, notamment, aux multiples de 5. À ce propos, Bagnall et Frier, o. l. 46, notent : « *age rounding is almost absent for Egyptian males [...] but more salient for females [...]* ». Cette affirmation est générale et fondée sur un calcul global des âges de la naissance à 80 ans, dernier quantième représenté. Mais, dans le détail, elle me semble valoir surtout pour les femmes déclarées à 20, 25 et 35 ans. Cependant, 20, qui est un multiple de 5, est commun aux deux sexes : 11 hommes, 15 femmes ; de plus, si on descend vers les dernières tranches d'âges, aux effectifs malheureusement dérisoires, on trouve de même, régulièrement, des arrondissements communs aux deux sexes à 55, 65, 70 et 75. Il y a même, aux multiples de 8, un arrondissement qui semble avoir été plutôt réservé au sexe masculin (9 hommes, 5 femmes à 48 ans). Les hommes ne paraissent donc pas avoir été « presque absents » de l'arrondissement des âges, et ce sont les plus gros effectifs juvéniles (donc les quantièmes 20, 25, 35) qui font basculer la moyenne générale en faveur des femmes.

Les Égyptiens ont-ils éprouvé « *some preference for 9 and some avoidance of 1 and 7* » (Bagnall-Frier, o. l. 45) ?

À 9 et 19 ans, le chiffre 9 paraît préféré plutôt chez les hommes (19 hommes, 8 femmes), et le rapport ne tend à l'équilibre qu'à 29 ans (9 hommes, 11 femmes). Dans les premières décennies, la même incertitude me semble régner sur les réticences envers 1 et 7. En effet, à 1 an, on dénombre 18 hommes et 7 femmes, à 21 ans, 10 hommes et 6 femmes ; mais à 11 et 31 ans, les chiffres sont très faibles (4-2 et 5-3). La réalité ne paraît s'accorder à la remarque de Bagnall et Frier qu'à 7 et 27 ans, aux effectifs exceptionnellement bas (3-2 et 3-1), mais à 17, le taux de représentation est nettement plus élevé (9 hommes, 5 femmes). Au total il n'y a pas de tendance claire. S'il y a eu préférences ou réticences, elles ont affecté alternativement les deux sexes : les femmes ne semblent pas avoir beaucoup bénéficié de la préférence pour 9, les

hommes ne paraissent pas avoir trop pâti de la réticence devant le 1. Je ne crois donc pas qu'on puisse affirmer que les déviations, « *biases* », constatées plus haut « *are markedly stronger for women than for men* » (o. l. 45).

Au-delà de 35 ans, le manque de données abolit les vraisemblances : à 39 ans, les femmes sont plus nombreuses que les hommes (6-1) ainsi qu'à 49 (4-2). Le chiffre 1 paraît peu représenté (évité ?) à partir de 41 ans, mais il y a plus d'irrégularité dans le cas de 7 : il est un peu plus abondant à 47 et 57 qu'à 37.

Si on étend enfin l'analyse aux multiples de 7 (14, 21, 28, 42, etc.) et de 9 (18, 27, 36, etc.), on ne constate ni rejet ni préférence marqués.

À tous les niveaux d'âges, les données semblent incertaines et contradictoires, dès qu'on sort d'une analyse globale.

Métrique et biométrie

Depuis longtemps, on a énuméré toutes sortes de raisons probables à la déformation de certains âges gravés sur les épitaphes antiques ; tour à tour, on a évoqué la difficulté de vérifier le nombre des années vécues, qui croît avec le vieillissement dans les sociétés sans état civil, la tendance à majorer les âges masculins avancés, la moindre attention aux âges féminins, la tendance à arrondir certains quantités, etc. À cette énumération, qui n'est sûrement pas exhaustive, je crois possible d'ajouter une cause que je n'ai vu indiquer nulle part ailleurs. C'est la difficulté d'insérer certains quantités dans le moule contraignant du distique.

J'utilise ici les 102 épitaphes versifiées des *Inscriptions métriques*, 1969, d'E. Bernand.

Avec son premier *alpha* long, *triakonta* ne se prêtait pas facilement à une insertion dans un rythme dactylo-spondaïque. Les scribes et graveurs étaient donc dans la difficulté pour la tranche d'âges 30-39. Ils ont contourné l'obstacle en usant de périphrases arithmétiques variées. Voici les numéros de publication du volume de Bernand, suivis de l'âge déclaré des défunts et du mode de calcul adopté par les rédacteurs :

n°	12	35 ans	3 décades + 5 unités
	19	32 - 5 mois	2 x 16 ans + 5 mois
	22	I, 2	3 x 10 ans + 2 ans
		II, 14	3 x 11 ans
	32	35 -	10 ans x 3 + 5 ans
	33	35 -	20 ans + 3 x 5 ans
	45	30 -	3 décades

Le lien entre ces combinaisons et les exigences de la prosodie me paraît assuré par deux constats : la quasi-totalité des périphrases de ce type concerne cette tranche décennale⁵ ; certaines séquences reviennent avec une telle fréquence et se ressemblent si fort qu'on est quasiment sûr d'avoir affaire à des formules « passe-partout », qui servaient à remplir des espaces métriques, par exemple un demi-pentamètre :

12, 2 *treis dekadas telesas*

22, II, 14 *hendeka tris telesas*

Le conflit entre exigences prosodiques et précision biométrique a-t-il, dans certains cas, nui à cette dernière ? On peut concevoir quelques craintes sur ce point, en examinant le cas du maître de gymnastique Hermocrates sur 22. Il se voit attribuer 32 ans en I, 2, puis 33 en II, 14, sans que l'inexactitude certaine d'un des deux chiffres ait d'ailleurs frappé Bernand, qui ne signale pas cette discordance, *o. l.* 121 et 124. On ne peut donc pas exclure que des rédacteurs aient parfois procédé à des corrections d'âges, au moins à des arrondissements ou approximations, pour concilier métrique et biométrie.

Heureusement pour la paléodémographie, cette cause de déformation n'a pas joué un grand rôle, parce que les épitaphes versifiées sont rarissimes, comparées à la masse des stèles funéraires en prose.

Dioscore « Fils de la Grèce »

Cette dénomination apparaît sur une épitaphe métrique d'Égypte découverte à Alexandrie, très exactement dans le village de Karmouz, « derrière la colonne de Dioclétien », d'après son premier éditeur, T.D. Néroutsos, *Rev. Arch.*, 1887 / 1, 201, n° 4. À une date non précisable, elle a disparu et, quand E. Bernand l'a insérée dans ses *Inscriptions métriques*, 1969, 325-326, n° 82, il ne subsistait plus d'elle qu'un dessin de P. Puglioli, reproduit sur la planche 7 de son recueil. Néroutsos, qui a travaillé sur l'original, lui a attribué une date tardive (« Lettres gravées à la pointe, de l'époque constantinienne ») ; W. Peek, *Grab-Epigr.*, 1955, 1247, a maintenu ce jugement sur la date ; Bernand, d'après le dessin de Puglioli, l'attribue à « l'époque impériale avancée ».

Le texte en est très bref ; un distique seulement, que Bernand traduit ainsi :

Pleure en me voyant, moi Dioskoros, fils de la Grèce, habile dans l'art des Muses et nouvel Héraklès.

Le distique est surmonté de la représentation d'un corps nu, masculin et juvénile, vu de face et fortement musclé. À l'évidence, c'est l'épitaphe d'un jeune homme qui s'était livré aux exercices athlétiques du gymnase (comme éphèbe plutôt que

5. Hors de cette tranche, il y a très peu de parallèles, comme *ennéa dis* (9 x 2) sur l'épitaphe d'Héroïs (Bernand, *o. l.*, n° 47, 4).

comme professionnel, pense Bernand, *o. l.* 326). D'autre part, ses survivants ont tenu à souligner qu'il avait pratiqué culture de l'esprit et culture du corps dans un juste équilibre, d'où le pentamètre final « habile dans l'art des Muses et nouvel Hèraklès »⁶.

Il ne me paraît pas inutile d'ajouter deux remarques, l'une de portée générale, l'autre plus modestement technique.

Dans l'expression « fils de la Grèce », Bernand voit la traduction d'une certaine « fierté nationale, conforme au sentiment que pouvaient éprouver hors de Grèce les habitués du gymnase ». Dans une Égypte gréco-romaine où la cohabitation des indigènes et des Grecs était vieille déjà d'une demi-douzaine de siècles quand la stèle a été gravée, le sentiment hellénique de supériorité n'était probablement plus aussi net qu'aux premières heures de la conquête macédonienne. Parmi les Grecs installés depuis des générations en Égypte, il avait eu le temps de s'émousser et, parmi ceux qui étaient de sang mêlé, il n'avait plus guère de raison d'être. Il n'est donc pas certain qu'une affirmation de fierté soit à l'origine de cette définition. En tout cas, on ne pourrait pas la qualifier de « nationale », cet adjectif ne correspondant à aucune des constructions politiques du temps.

L'expression « fils de la Grèce » pourrait n'avoir été qu'une manière poétique de dire « fils de parents grecs ». En effet, dans la société égyptienne d'alors, où beaucoup de non-Grecs portaient des dénominations helléniques, s'appeler Dioskoros n'était pas une garantie d'origine grecque : on rencontre souvent des Dioscores à patronymes indigènes, ainsi dans l'index des *O. Tait* 3, 60. Dans cette hypothèse, le pentamètre qui suit confirmerait simplement l'hellénisme et la citoyenneté du défunt par l'allusion au gymnase⁷. Il n'est peut-être pas judicieux de voir quelque forfanterie derrière cette appellation et, à plus forte raison, d'imaginer, comme Bernand, *o. l.* 326, les survivants de Dioskoros désireux de « montrer que la force physique n'est pas réservée à des athlètes de race égyptienne ». Nulle part, il n'est question, dans les textes alexandrins, de compétitions entre les ethnies de la ville.

La remarque technique concerne la disposition matérielle adoptée par le graveur et reproduite par le dessin de Pugioli. Le pentamètre est divisé en ses deux moitiés exactes (3 mesures + 3 autres), soigneusement superposées :

Habile dans l'art des Muses

Et nouvel Hèraklès

6. Sur la symbolique des Muses et d'Hèraklès dans l'évocation de l'éducation gymnasiale, voir Bernand, *o. l.* 326.

7. Deux autres épitaphes métriques d'Égypte me semblent témoigner du même souci de privilégier l'indication du statut politique des personnes commémorées. Ce sont les stèles 33 et 39 du recueil de Bernand aux noms d'Ammonia et d'Hèdeia (35 et 16 ans). Chacune de ces jeunes femmes était « citoyenne » (*astè*), qualification significativement placée au début du premier vers en 33 et du second en 39, comme si c'était l'information essentielle avec le patronyme, fourni dès le premier vers dans les deux textes.

De plus, comme pour mieux séparer les deux éléments métriques, des signes distinctifs ont été gravés au début et à la fin de chaque demi-pentamètre, tirets dans la transcription de Néroutsos, points sur le dessin de Pugioli. Les deux demi-pentamètres ont donc été matériellement traités comme deux séquences autonomes, malgré la coordination (*kai*) qui les associe pour le sens. Cette disposition visuelle illustre (et confirme) la remarque de L. Roussel, *Le Vers grec ancien, son harmonie, ses moyens d'expression*, 1954, 66 : « composé de deux portions homologues, ce vers a pu être senti comme deux vers ». Cette manière d'ordonner le pentamètre est rarissime.

Sur une épitaphe double

Dans le *BIFAO*, 70, 1971, 161-162, R. G. Coquin et G. Wagner ont publié le texte d'une épitaphe grecque d'Égypte, aujourd'hui dans une collection privée du Caire. Sans véritable preuve, ils lui ont attribué Tell el-Yahoudijeh pour provenance géographique et lui ont assigné une date approximativement tardive (III^e siècle de notre ère au plus tôt), approuvés, sur le second point, par J. et L. Robert, *Bull.*, 1974, 323, n° 676. Les noms des deux défunts qui y sont simultanément commémorés, Joseph et Pappos, leur patronyme commun, Pappion, ont été souvent utilisés par des Juifs, d'Égypte ou de Palestine, si bien qu'on doit leur supposer pour origine une des communautés de la vallée du Nil. Pour cette raison, l'épitaphe de Joseph et Pappos a été insérée dans les *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, de W. Horbury et D. Noy, 222-223, n° 132.

La traduction de son texte suffit ici : « Joseph, âgé de 4 ans, et Pappos, âgé de 3 ans, tous deux fils de Pappion, morts prématurément (*ἀόροι*) et sans avoir causé de chagrin à personne (*ἀλγποί*) ».

Coquin et Wagner ont vu là deux décès simultanés qui pourraient avoir eu pour raison une épidémie. Mais Horbury et Noy 223 font valoir que le texte prouve seulement une commémoration commune, non une simultanéité des décès.

Le problème soulevé par cette discordance d'appréciation se retrouve sur d'autres épitaphes, en prose ou en vers. Pour ne citer que des stèles des *Jewish inscriptions*, il reparait sur les n° 30, 36, 52 et 96. 30 et 36 sont des poèmes aux noms de Dèmas et Rachèlis, mais à leur commémoration métrique sont ajoutés les noms de deux autres défunts, Alexandros à Dèmas, Agathoklès à Rachèlis. Les adjonctions ont été gravées en prose et en caractères différents, donc d'une autre main, nécessairement postérieure⁸. Avant Horbury et Noy, E. Bernand s'était déjà interrogé sur l'identité

8. Le texte commémorant Dèmas comporte 6 vers plus, indiqués en prose, l'âge et la date ; l'évocation d'Alexandros *suit* le poème. De même, le texte en l'honneur de Rachèlis s'étend sur les cinq premières lignes, et la mention d'Agathoklès a été « accrochée » aux précédentes *ensuite* (dernière ligne qui indique très brièvement son nom et son âge). Dans le deuxième document, le caractère additionnel de la mention d'Agathocle est souligné par le *kai* qui précède immédiatement le nom propre.

d'Alexandros et d'Agathoklès (*Inscriptions métriques*, 1969, 92 et 206), imaginant que le premier était un parent de Dèmas et le second le mari de Rachèlis, mais il n'avait trouvé aucune preuve que le parent et le mari supposés étaient morts en même temps ou après Dèmas ou Rachèlis. Horbury et Noy n'ajoutent rien à son hésitation. Les n° 52 et 96 ne nous aident pas davantage : 52 concerne une mère, Tryphaina, et sa fille, Eiras⁹ ; 96, enfin, évoque trois enfants morts en bas âge (un garçon de 4 ans et une fillette de 2 ans, décédés un 13 Payni et un 30 Epeiph de la même année 23, soit à 47 jours d'intervalle ; un autre garçon d'1 an, mort le 13 Choiakh d'un an 2), et Horbury-Noy ont daté, sous réserve, tout le groupe de 58-57 avant J.-C. Aucune des quatre stèles n'évoque irrésistiblement une cause épidémique.

On trouve des stèles à défunts multiples partout en Égypte¹⁰. Quelques remarques à leur sujet ne sont donc peut-être pas inutiles.

Il est rarissime que la cause précise d'un décès soit indiquée. On connaît, par exemple, quelques cas de piqures de scorpions¹¹, des grossesses et des mises au monde fatales¹². Mais, dans presque tous les autres cas, la cause des décès restait obscure aux survivants, elle n'a pas été mentionnée *par ignorance*. Et c'est dans ce silence des sources que les commentateurs s'engouffrent, avec une préférence marquée pour l'explication par des épidémies, surtout lorsque des dates précises révèlent des décès rapprochés en séries. Mais c'est peut-être trop accorder à une seule cause. Bien que nous n'ayons aucun moyen d'en obtenir confirmation, les hécatombes périnatales et juvéniles ont dû être la règle générale dans la vallée du Nil, puisqu'elles le sont demeurées jusque dans l'Europe de l'époque classique. Or, les décès de nourrissons et de jeunes enfants ne peuvent être tous imputés à des attaques épidémiques, il s'en faut de beaucoup. La part des accidents¹³, des pathologies individuelles et non transmissibles a certainement joué un grand rôle. À tous les niveaux d'âges, d'autre part, il ne faut pas exclure des raisons économiques au groupement des commémorations : il a pu se produire des pénuries momentanées de pierres à graver dans les nécropoles, des impossibilités de commémoration parce que la gravure des stèles était un luxe certainement coûteux, et l'on peut supposer, avec vraisemblance, que le grou-

9. Hypocoristique probable d'Eirènè.

10. Le plus grand nombre d'entre elles venant de Kom Abou Billou / Térénothis, parce que cette nécropole a produit, de loin, le plus de stèles funéraires à l'heure actuelle (*Kentron*, 12 / 2, 1996, 65-68 et 15 / 1, 1999, 78-80).

11. Bernand, *o. l.* 318 et notes 5-9.

12. Bernand, *passim*.

13. Le seul exemple qu'on puisse invoquer par hypothèse est représenté dans un groupe abondant de stèles à défunts multiples, toutes datées du même jour du mois d'Athyr d'un an 20 (*kappa*). Cette série est originaire de Kom Abou Billou, et vu les âges gravés sur les épitaphes, on a pensé à un accident collectif qui aurait tué une partie de la jeunesse de cette bourgade. On l'appelle communément la série *kappa*, à cause du quantième de l'année en cours.

pement de plusieurs défunts sur la même stèle ait été, parfois, un « rattrapage » de retards antérieurs. Cette hypothèse aurait au moins l'avantage d'expliquer les longs délais entre les dates gravées, qui donnent l'impression que certains défunts ont dû attendre longtemps la perpétuation écrite de leurs noms. Enfin, le terme même d'épidémie est-il bien adapté à la réalité égyptienne antique ? Les corps médicaux contemporains donnent le nom d'épidémie à des crises pathologiques limitées à des périodes bien définies et à des territoires clairement circonscrits. Entre deux épidémies règne une situation médicalement « normale ». Il n'en était probablement pas de même dans l'Antiquité et, en particulier, dans la vallée du Nil. On y était dans un état d'endémie, où certaines maladies infectieuses, pulmonaires ou gastro-intestinales, sévissaient en permanence et sur tous les territoires. Comme dans les autres situations d'endémie, des poussées pathologiques à périodicité plus ou moins régulière devaient aggraver momentanément des taux en permanence naturellement élevés de mortalité par toutes les maladies transmissibles. Dans le monde gréco-romain, nos informations sur la peste par exemple sont incertaines et rares. On n'en cite que quelques épisodes (à Athènes au début de la guerre du Péloponnèse, sous Marc-Aurèle, etc.) ; mais le silence des sources s'explique peut-être par une omniprésence endémique du mal, dans le temps et l'espace. Quand plusieurs décès sont groupés sous la même épitaphe, avec ou sans dates qui prouvent leur proximité chronologique, il y a *au plus* une présomption de cause commune de mortalité. Mais ce n'est pas la même chose, médicalement, de mourir à plusieurs par contagion d'un virus (par exemple pulmonaire) et de mourir collectivement dans une attaque épidémique, comme celles que nous avons connues en des époques récentes. Presque tous les décès dont témoigne la littérature épigraphique sont donc des incidents non élucidables, et la part des grandes pathologies collectives n'y est absolument pas quantifiable.

Note d'onomastique juive

Une première remarque concerne une épitaphe de Tell el-Yahoudijeh qui date d'un an 19 d'Auguste ou de Tibère (12 avant ou 32 après J.-C.). Elle commémore un adulte de 35 ans, « Mikkos fils de Nethanis ». Ce personnage appartenait à la communauté juive du lieu, comme le prouvent la découverte de sa stèle dans le cimetière sud du site (F.L. Griffith, *The antiquities of Tell el-Yaoudieh*, Egypt Exploration Fund, 7, 1890, 52) et son patronyme, hellénisation de l'hébraïque Nathan. En revanche, le nom du défunt fait problème. Nous devons à W. Horbury et D. Noy, *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, 104-106, n° 41, un rappel des trois interprétations qui en ont été jusqu'à présent proposées. E. Naville, *The Academy*, 31, 1887, 296 (suivi par le *CIJ*, 2, 1952, 583, n° 1452), a vu en Mikkos une forme hellénisée de l'hébraïque Micah. S.M. Ruozzi-Scala, *Lexicon nominum semiticorum*, 1974, 27 et 29, a suggéré un lien entre Mikkos et Michael. Enfin, P.M. Fraser, *JEA*, 40, 1954, 124, y a vu le nom

grec banalement utilisé avec le sens de « petit » (Pape-Benseler, éd. 1959, 923), qui est souvent aussi attesté dans le milieu gréco-égyptien (*Namenbuch* 217 et *Onomasticon* 197). Il n'y a pas là qu'une simple divergence sur l'origine du nom. Si Fraser a vu juste, l'inscription révélerait une tendance à l'hellénisation sur deux générations d'une famille, même si, n'étant qu'onomastique, cette hellénisation a été superficielle.

Il me semble nécessaire d'introduire un ajout. Dans l'hypothèse Fraser, on rencontre une autre difficulté. Le sens de Mikkos, qui nous renvoie à une particularité physique individuelle, nous fait supposer un sobriquet. On peut donc imaginer que Mikkos ait gardé, ici, la valeur d'un surnom et traduit en grec un équivalent hébraïque. Cette hypothèse n'a pas été évoquée par les auteurs susmentionnés, mais elle a été formulée à propos de l'épithète juive de Psyllas, « la puce » (*o. l.* 13, n° 8) et ne me semble pas irrecevable à propos de Mikkos.

Les graveurs de Tell el-Yahoudijeh ont transcrit quelques noms juifs courants d'une manière qui me paraît mériter une courte remarque. Il s'agit d'Abraham (39), Elazar (42, 55, 62), Jacob (56, 81), Judas (54), Nathan (41, 88), Rachel (36), Samuel (29, 58). À l'opposé des autres sources juives en langue grecque, la Septante, les œuvres de Philon et de Flavius Josèphe, les stèles de la Cyrénaïque voisine, qui donnent généralement la préférence à des transcriptions non déclinées et cherchent à rester au plus près des originaux sémitiques, les stèles de Tell el-Yahoudijeh semblent favoriser systématiquement les transcriptions déclinées à la grecque. C'est ainsi qu'on voit apparaître, sous les numéros précédents, les formes Abramós, El(e)azaros, Iakoubos, Ioudas, Nethanis / Nethanin, Rachèlis, Somoèlos, au nombre desquelles certaines, par ex. Abramós, étaient si rares qu'elles devaient même surprendre. Il y a là un parti d'hellénisation qu'il faut souligner d'autant plus fortement qu'il contraste avec l'usage des manuscrits de la Septante, de Philon ou de Flavius Josèphe. C'est une touche à ajouter à ce que nous savions déjà de la familiarité des habitants de Tell el-Yahoudijeh avec la culture grecque, par le grand nombre des épithètes métriques trouvées *in situ* (*o. l.*, introd. 20). Le nom des enfants nés pendant le sabbat, l'hébraïque Shabbethaï, est particulièrement caractéristique de cette tendance : abondamment représenté sous des formes diverses, Sabbathin, Sabbataios, Sabbation, etc., il est toujours inséré par une désinence dans l'une des déclinaisons grecques (40, 58, 59, 76, 86, 93, 95, 98). La seule exception (mais ce n'est pas sûr) pourrait être 96, si *Sabbatai* y était une transcription directe de la forme sémitique, au lieu d'une orthographe fautive du vocatif *Sabbaté*¹⁴.

14. Je renvoie aux explications de Horbury et Noy sous chacun des numéros susmentionnés.

Les noms de personnes à Tell el-Yahoudijeh

Aux pages 264-265 de leurs *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, W. Horbury et D. Noy classent en quatre groupes – grecs, latins, hébraïques, égyptiens – les noms propres des inscriptions gravées dans les communautés israélites du pays, sous le titre général « *Notable features of the names* ». Je n'en retiens qu'un groupe, celui que forment les épitaphes 29-104 du volume, toutes sûrement ou probablement originaires de la nécropole de Léontopolis / Tell el-Yahoudijeh.

O. l. 264, sous la rubrique « *Father Greek, son Hebrew* » figure la stèle 34, qui commémore un certain Ièsous, dont le nom, d'origine hébraïque (Joshua), est bien attesté dans les textes documentaires entre le second siècle avant J.-C. et le second après (ex. *CPI*, 3, 180). Le vers 1 de cette épitaphe métrique le définit ainsi : « *I am Jesus, my father was Phameis* » (trad. Horbury-Noy). Or, le nom du père n'était pas grec, mais égyptien, et ce nom d'origine indigène apparaît ailleurs en diverses variantes (Pamès, Pamis, etc.), selon que la consonne initiale était ou non aspirée. Le commentaire des éditeurs, o. l. 77, établit son égyptianité, ce qui contredit son classement comme grec *ibid.* 264. C'est en fait un thème nominal égyptien transcrit en lettres grecques et doté d'une désinence grecque *-is*, qui permettait son insertion dans le système des déclinaisons grecques.

Sous la rubrique « *Father Hebrew, son Greek* », *ibid.*, la stèle 29 (o. l. 51) commémore un certain Somoèlos, dont le nom, décliné à la grecque (*-os*) d'après l'hébraïque Samuel, apparaît parmi d'autres variantes – Samouèlos, Samoulos, Soumôèlos, etc. – qui montrent la difficulté des Hellènes à fixer le vocalisme de l'original sémitique. Il est « fils de Dôras » au vers 7 du poème. On ne peut pas, ici non plus, traiter Somoèlos de nom grec : c'est l'adaptation d'un original non hellénique au grec, avec insertion dans la déclinaison thématique.

Sous la rubrique « *Father and son Greek* », *ibid.*, figure la stèle 104 (o. l. 180), qui honore un certain Teuphilion (*sic* pour Theo-), dont le nom, parmi d'autres variantes, Theophilos / -phila, etc., est utilisé banalement dans les milieux juifs de l'Orient antique. Sur son père, Abition, on peut à bon droit hésiter. Dans leur commentaire, o. l. 181, les éditeurs lui attribuent une origine soit hébraïque (à cause de témoignages d'*Abithi* / *Avithi* dans des documents araméens) soit latine (à cause d'*Habitus* ou *Avitus*). Quelque solution qu'on retienne aujourd'hui ou qui s'impose demain, le thème nominal d'origine n'était pas grec ; le suffixe seul l'était. Dès lors, le lecteur peut être surpris qu'un patronyme supposé d'origine hébraïque ou peut-être même latine – il y a des Juifs porteurs de noms latins en Égypte – à la p. 181 soit classé « grec » à la p. 264.

Dans tous les exemples précités, la langue grecque n'apparaît que comme désinence ou suffixe. C'est donc la formulation des éditeurs qui fait problème. On ne peut pas rassembler sous la même rubrique le nom qui n'a de grec qu'une désinence

adjointe à un thème nominal non hellénique, quoique transcrit en alphabet grec, et, par exemple, le nom qui, entièrement grec dans sa composition, traduit un concept, une affirmation, une croyance étrangers à l'hellénisme, ainsi Somoëlos d'une part et Théophilos ou Dôrothéos de l'autre.

L'examen cas par cas des noms enregistrés, *o. l.* 264-265, donne une vision très diversifiée de l'anthroponymie utilisée à Tell el-Yahoudijeh.

Il y a des noms grecs de grande banalité, qui ne permettraient même pas d'identifier leurs porteurs comme d'origine israélite, si on ignorait l'origine des stèles, les coordonnées familiales des défunts, les conditions de découverte des pierres, etc. Ainsi en va-t-il, par exemple, d'Alinè et Arsinoé (38), de Philouménè (40), d'Onèsimos et Agathoclès (46), de Tryphaina et d'Hèras (52), de Nikanor (67), de Philippos et d'Hilarion (70). Même si on constate par ailleurs que tel de ces noms a pu être çà et là porté par des Juifs (exemples pour Philippos, *o. l.* 141), son apparition au détour d'un texte ne permet pas, à elle seule, de taxer *automatiquement* son porteur de judaïté.

Il y a eu des Juifs porteurs de noms égyptiens dont seule la désinence était d'origine grecque. Phameis (34) a dû être de ceux-là, et on ne l'aurait jamais tenu pour israélite s'il n'avait pas été inhumé à Tell el-Yahoudijeh et s'il n'avait pas eu un fils nommé Ièsous ! Le mari de la défunte en 99, Pétôs, porte, lui aussi, un nom indigène, mais les caractéristiques de la pierre, la phraséologie (appel, typiquement juif, à la lamentation de toute la communauté, sous la forme impérative « *pleurez tous* »), les épithètes choisies et la provenance léontopolitaine font de Pétôs le mari probablement juif de la défunte.

À côté de noms grecs ou d'origine égyptienne, il y a des transcriptions en lettres grecques d'originaux hébreux que l'adjonction de désinences purement helléniques permettait d'insérer commodément dans le jeu des déclinaisons. Ainsi en va-t-il, par exemple, de Nethanis (41), Barchias (43), Ioudas (54), Sabbathaios (58) et ses variantes orthographiques, qui désignent l'enfant né le jour du sabbat, etc.

Enfin, il y a des noms d'allure entièrement grecque, qui sont attestés dans des milieux authentiquement helléniques, mais qui, en milieu juif comme à Tell el-Yahoudijeh, pouvaient devenir des traductions de noms hébraïques de même signification. C'est certainement le cas d'Eirènè (67), équivalent de l'hébraïque Salomé, « la paix ».

Les procédures de dénomination sont donc nombreuses et plus complexes que ne le donnent à penser de simples qualificatifs tels que « *hébreu* », « *grec* », « *égyptien* ». Chacune correspond à des intentions particulières où peuvent se manifester des résistances linguistiques, des particularismes locaux, ou, au contraire, des phénomènes d'assimilation, des interactions culturelles, etc. Si on peut, parfois, cerner les raisons qui ont dû présider à tel choix onomastique particulier, il n'est pas possible, en revanche, de dessiner la tendance dominante à Tell el-Yahoudijeh, qui n'était, apparem-

ment, qu'une colonie juive de taille moyenne et n'a laissé jusqu'à nous que quelques dizaines d'épithètes pleinement utilisables¹⁵.

Le sobriquet Psyllas

L'origine des sobriquets est le plus souvent fort obscure. Par « origine », il faut d'abord entendre le motif précis qui expliquerait l'attribution de tel surnom à tel individu. Dans *Kentron*, 10 / 2, 1994, 50-51 et note 47, j'ai signalé le cas de Kap(p)aris, « le câpre, le câprier », qui pourrait tirer sa justification d'une particularité soit physique (verruge ou granulome quelconque) soit psychique (rudesse du comportement aussi agressive que l'acidité des câpres). Kap(p)aris n'est qu'un témoignage, parmi bien d'autres, de cette opacité des sobriquets. Mais, dans un pays de multilinguisme comme l'Égypte l'a été à l'époque gréco-romaine, une autre obscurité peut s'ajouter à celles qu'on rencontre habituellement ailleurs : il s'agit de savoir de quel fond linguistique provient le surnom concerné.

Voici une illustration de ce problème.

Une inscription funéraire peinte sur un panneau représentant une double porte a été exhumée de la nécropole alexandrine d'Ibrahimieh, au début du xx^e siècle. Elle porte seulement un nom de défunt, Psyllas, dont la relation avec le mot grec *psylla*, « la puce », est évidente.

Tout récemment, W. Horbury et D. Noy l'ont insérée dans leurs *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, 12-13, n° 8, à cause d'une argumentation autrefois développée par C. Clermont-Ganneau. Celui-ci, dans les *CRAI*, 1907, 377-378, et *RAO*, 8, 1907, 68-69, en avait fait une épithète juive, au motif qu'Ibrahimieh aurait été, sous les Lagides, « l'antique nécropole juive d'Alexandrie ». Il avait donc proposé de voir en Psyllas un équivalent du nom propre hébraïque dérivé de la désignation de la puce (Neh. 7, 8, ou 10, 14 par ex.), ce qui revenait à supposer la connaissance simultanée de l'hébreu et du grec dans l'entourage de ce défunt (Horbury-Noy, *o. l.* 13). Aujourd'hui, cependant, ce n'est plus certain : à Ibrahimieh, comme en d'autres zones funéraires d'Alexandrie (Chatby, Hadra, Mustapha Pacha), on a constaté que des tombes juives étaient mêlées à d'autres qui ne l'étaient pas (*o. l.* 4). Résultat, bien

15. Certains commentateurs contemporains ont imaginé que la présence d'un nom égyptien à côté d'un nom juif pouvait être l'indice d'un mariage mixte. C'est le cas de J. Schwartz (*Études sur le judaïsme hellénistique*, R. Kuntzmann et J. Schlosser (éd.), 1984, 65-66) qui, à propos de la communauté israélite d'Edfou, voyait un mariage mixte dans le cas où le père a porté un nom juif. Malheureusement, nous n'avons jamais la moindre preuve de cette mixité, car les textes qui associent noms indigènes et noms sûrement ou peut-être juifs ne nous indiquent pas systématiquement l'origine ethnique de chaque personnage. Mais, vu le nombre de Juifs qui ont porté des noms qui n'étaient pas d'origine hébraïque, on ne peut pas exclure que des noms égyptiens aient été utilisés aussi fréquemment que les noms grecs par les israélites d'Égypte.

qu'ils aient inséré cette stèle dans leurs *Jewish inscriptions*, Horbury et Noy ne voient, comme justification à cette insertion, que la proximité par rapport à d'autres sépultures sûrement juives : « *Otherwise, proximity to definitely Jewish burials is the only argument for taking this inscription as Jewish* » (o. l. 13). On a le droit de n'être nullement convaincu.

S'il n'était pas juif, que pouvait être Psyllas ?

Les dictionnaires d'onomastique nous révèlent que les noms propres dérivés de *psylla* « la puce » ne sont pas rares dans le domaine hellénique (ex. dans Pape-Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, éd. 1959, 1699). En Égypte même, des anthroponymes de même souche sont attestés, dans des milieux autres que juifs (*Namenbuch* 495, *Onomasticon* 350), sous la forme Psyllos. Récemment, Psyllos a fait une autre apparition sur une épitaphe presque certainement issue du milieu indigène. Sur la stèle 25 de ZPE, 114, 1996, 121, il est question d'un certain Néméas « (fils de) Psyllos » ou « (surnommé) Psyllos », mort à 53 ou 83 ans dans le village égyptien de Kom Abou Billou. Nom patronymique ou sobriquet, Psyllos était-il l'équivalent grec d'un nom égyptien qui aurait été, lui aussi, dérivé de la désignation de la puce ?

Psyllas est un bon exemple de ces sobriquets dont on ne peut pas préciser le fond linguistique d'origine. Il illustre à sa façon l'obscurité de nombre d'entre eux, dans un pays pluriculturel¹⁶.

Les emplois funéraires de *chrestos*

Chrestos est un qualificatif souvent attesté dans l'épigraphie funéraire de l'Égypte gréco-romaine. Sur le sens qui lui était accordé, nous sommes renseignés par deux auteurs antiques, Stobée, *Ecl.*, 2, 108, qui définit la *chrestotès* comme « une compétence à faire le bien » (*épistèmè eupoiètikè*), et Hésychius, qui glose *chrestos* par *chrèsimos* « utile » (éd. M. Schmidt 4/1, 1862, 297). Un épigrammatiste de Kom Abou Billou (*BIFAO*, 78, 1978, 236, n° 2) a même juxtaposé *chrestos* et *chrèsimos* dans la commémoration d'un certain Diazelmis, jugé « serviable (et) utile ».

Les commentateurs contemporains ont perpétué cette interprétation, résumée ainsi par M. N. Tod : « [...] *chrestos may denote goodness in action, goodness which finds an outlet in the service of those in the home or the community, helpfulness* » (*ABSA*, 46, 1951, 186 et note 17). L'adjectif doit certainement sa fréquence à l'importance que les Gréco-Égyptiens accordaient aux vertus de solidarité et de sociabilité dans la louange de leurs morts (*ZPE*, 23, 1976, 227-230 ; *CdE*, 67, 1992, 330-331). Ces vertus pouvaient

16. On ne peut donc pas exclure que le Psyllas d'Ibrahimieh ait été un Grec inhumé parmi d'autres habitants de la ville d'Alexandrie, dont des Juifs. Un Égyptien à nom hellénique ne serait pas impossible, non plus, mais l'hypothèse est moins vraisemblable dans ce secteur où l'élément indigène était probablement moins représenté.

s'exprimer, entre autres, dans les activités politiques et administratives. Un exemple parlant est la stèle de Théon, qui s'était « rendu utile à tous ses concitoyens » (*pasi politais chrestos*), ayant été « le meilleur dans les conseils » (*en boulaisin aristos*). Ses plus récents éditeurs, W. Horbury et D. Noy, *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, 195, note au vers 9, ont suggéré de voir en lui « *probably a good citizen, one who worthily fulfils his civic duties* ». Les dictionnaires leur fournissent de nombreux témoignages où *chrestos* implique un éloge de l'activité civique, ainsi le Bailly, éd. 1950, 2154, § 2. Nombre des bénéficiaires masculins de la commémoration funéraire ont été des notables. On peut donc supposer des références à leur passé « politique » chaque fois que *chrestos* apparaît sur leurs stèles, sans courir de risques d'être démenti.

En revanche, on peut exclure le sens précédent quand l'adjectif sert à qualifier des femmes. Vu leur éloignement de la sphère politique, *chrestè* devait commémorer plutôt leurs qualités morales et trouverait une traduction mieux adaptée à leur condition dans des qualificatifs tels que « vertueuse », « honnête », « honorable ». C'est par des chemins différents de ceux des hommes, par l'exemple de leur vie privée, qu'elles contribuaient à « faire le bien ». Ce second sens s'accorde aussi à l'enseignement des dictionnaires, qui en signalent des attestations, notamment dans les textes littéraires classiques (par ex. dans Bailly, *ibid.*, Platon, *Gorg.*, 504a, *Prot.*, 313d).

Mais, qu'il ait souligné les bonnes relations d'un homme avec sa cité ou la beauté morale d'une femme, *chrestos* qualifiait des adultes. Que penser alors de son apparition sur des épitaphes d'enfants en très bas âge ? Les petits garçons n'avaient pas encore pu épanouir leurs qualités civiques ni les petites filles donner le moindre indice de leur qualité d'âme.

Voici pourtant quelques exemples, empruntés aux nécropoles de Tell el-Yahoudijeh et de Kom Abou Billou, la première juive, la seconde indigène :

Tell el-Yahoudijeh (Horbury-Noy, *o. l.*)

N°	70	Hilarion, fillette de 6 ans
	963	enfants groupés, de 4, 2 et 1 ans
	104	Teuphilion âgé de 5 ans

Kom Abou Billou (ZPE, 114, 1996, 125 et 127)

N°	46	[X] âgé de 3 ans
	56	Némésion âgé de 2 ans

Dans ce cas, des traductions figées apparaissent.

Horbury et Noy traduisent « *excellent one* » quand ces tout jeunes défunts sont des garçons, et « *excellent girl* » quand ce sont de petites filles. L'éditeur français des

deux épitaphes masculines de Kom Abou Billou a retenu l'adjectif « bon ». Comme *chrestos* ici ne renvoie ni à une activité au service de la collectivité ni à une image d'honnêteté, de vertu, d'honorabilité individuelle, il faut sans doute voir, dans son application à de très jeunes êtres, l'expression d'une relation simplement affective. Or, ni l'anglais « *excellent* », qui implique un effort vers la perfection qu'on ne demande pas à d'aussi jeunes enfants, ni le français « bon », qui sous-entend la mise en pratique d'une vertu d'adulte, ne permettent d'exprimer ce que les familles mettaient certainement sous le mot *chrestos*, quand elles l'appliquaient à un jeune. Une fois celui-ci disparu, c'était plutôt, me semble-t-il, l'image souriante de l'extrême jeunesse et sa gentillesse qui entraînaient l'emploi de cet adjectif (en français on penserait à des qualificatifs tels que « gentil », « mignon »). Mais les dictionnaires n'en proposent pas de traduction adaptée à la petite enfance.

De ce qui précède, il résulte qu'on doit accorder une pluralité de sens à *chrestos*, selon l'âge et le sexe de ceux qu'il définit. Ce n'est pas un cas unique, nous avons fait le même constat pour *mikros* (*Lychnos*, 83, 2000, 69-70).

Les espaces verts du nome oxyrhynchte

Pour bien des raisons, la ville d'Oxyrhynchos et son nome, mieux qu'aucun autre terroir de l'Égypte gréco-romaine, paraissent se prêter à une enquête sur les espaces verts dans le paysage nilotique. D'après l'actuelle étendue de ses ruines, la ville antique a pu avoir environ 30 000 habitants, au temps de sa splendeur, l'époque romaine ; même après le rétrécissement urbain que l'archéologie révèle à l'époque protobyzantine, elle avait encore probablement entre 15 000 et 25 000 habitants. Si on admet qu'El-Feschn et Schuscha aient été ses limites extrêmes, son nome devait couvrir à peu près 900 km². Citadins et ruraux confondus, la population totale devait y approcher 300 000 individus. Même s'ils ne sont que des approximations prudentes, ces chiffres évoquent une collectivité importante. On devrait pouvoir y trouver, plus aisément qu'ailleurs, des témoignages d'espaces verts. Une raison supplémentaire d'entretenir cet espoir est la multitude de sites campagnards qui sont mentionnés dans les textes : 118 *epoikia* (fermes ou hameaux), 39 *kômai* (villages) 32 *ktêmata* (domaines) et 35 *chôria* et *topoi* (lieux-dits de diverses sortes). Enfin, la masse des textes exhumés – environ 9 000 – est la plus impressionnante qu'ait produite un site nilotique. La seule collection londonienne des tomes 1-63 des *P. Oxy.*, avec 4 400 pièces, représente presque la moitié du total retrouvé. Si l'on extrait de ce total les textes littéraires et paralittéraires sans rapport avec notre propos (documents scolaires, métrologiques, religieux, magiques, etc.), il reste environ 3 000 textes documentaires. C'est beaucoup plus que les échantillons habituellement retenus pour les statistiques¹⁷.

17. Renseignements puisés dans J. Krüger, *Oxyrhynchos in der Kaiserzeit, Studien zur Topographie und Literaturrezeption*, Europäische Hochschulschriften, ser. 3, vol. 441, 1990, 19, 25, 36-38, 45, 67-69.

Les vocables grecs qui sous-entendent la possibilité d'espaces verts ne sont pas innombrables : à *kêpos* et *paradeisos* qui, les premiers, se présentent à l'esprit, on peut ajouter *pômarion*, *lachania* et *alsos*. Mais le dernier peut ne désigner qu'un terrain consacré sans végétation (*Kentron*, 13 / 1-2, 1997, 84). D'autre part, il convient de classer à part les attestations du « jardin de Pamménès » (en grec *Pamménous Paradeisos*). Au nombre de plusieurs dizaines (notice n° 22 dans Krüger, *o. l.* 85), elles désignent un espace vert unique, situé à la bordure septentrionale de la ville, qui a donné son nom au quartier alentour. Du personnage éponyme, nous ignorons tout. De la taille de ce jardin, des végétations qui le couvraient, de la date de sa fondation et de sa durée, de son statut (public ou privé) et du rôle qu'il a joué dans la vie de la cité, nous ne savons rien.

Quelques sources confirment le lien, toujours maintenu, entre jardins et pouvoir politique¹⁸. À en juger par *P. Oxy.* 1436, II. 34-36, qui mentionne l'an 20 d'Antonin, les *paradeisoi* semblent avoir été une composante importante des domaines impériaux ; à l'époque byzantine, de même, on ne peut pas attribuer au seul hasard des trouvailles le fait que 6 papyrus (1913, 1917, 2197, 2243, 2478, 3805) proviennent des domaines oxyrhynchites de la même famille aristocratique, celle des Apions, qui a géré un temps des terrains impériaux (*P. oxy.* 1915) et exercé d'importantes fonctions publiques à la tête du duché de Thébaïde (G. Rouillard, *L'Administration civile de l'Égypte byzantine*, 1928, 37, 101, 203-205 par ex.). Ces papyrus qui émanent directement des milieux du pouvoir représentent un quart de la documentation.

Les autres témoignages sont assez décevants :

<i>P. Oxy.</i> vol. 1	N° 43	verso	I. 3	<i>pômarion</i>
	147		I. I	<i>kêpion</i>
vol. 4	N° 707		II. 19 et 26	<i>pômarion</i>
	1437		II. 5-6	<i>paradeisoi</i>
	1475		II. 18-22	<i>pômarion</i>
vol. 14	N° 1631		II. 25-29	<i>pômarion</i>
	1648		II. 54-56	<i>paradeisos</i>
	1673		I. 14	<i>pômarion</i>
vol. 18	N° 2197		I. 73	<i>pômarion</i>
vol. 41	N° 2985		I. 5	<i>pômarion</i>
vol. 45	N° 3242		II. 11-12	<i>paradeisos</i>

18. Depuis l'époque pharaonique (*Kentron*, 17 / 1, 2001, 62).

vol. 47		21-22	
	N° 3366	II. 31-33	<i>kêpos, paradeisos</i> ¹⁹
		61-65	
vol. 49	N° 3482	II. 18-20	<i>paradeisos</i>
	3511	I. 33	<i>pômaria</i>
vol. 51	N° 3640	I. 3	<i>pômarion</i>
vol. 63	N° 4394	II. 64, 79	<i>kêpia</i>
		96, 221	

C'est une documentation restreinte (moins de 30 témoignages) : un seul papyrus est hellénistique, le 3482, du 8 octobre 73 avant J.-C. ; la période romaine ne rassemble que 12 témoins, du II^e au IV^e siècle, la période protobyzantine, 14 aux V^e et VI^e siècles. À supposer – ce qui n'est pas prouvé – que l'importance des espaces verts ait varié entre l'époque lagide et l'époque byzantine, la documentation, trop inégalement répartie, ne permet aucune comparaison. D'autre part, les mots utilisés n'autorisent aucune déduction sur la nature des végétations. En effet, les paysans égyptiens ont toujours marié les cultures les plus diverses, associant vigne et arbres fruitiers, légumineuses et arboriculture, plantes utilitaires et fleurs ou plantes d'agrément (*Kentron*, 17 / 1, 2001, 66). Or, cette tradition s'est maintenue à l'époque gréco-romaine, comme le montrent trois textes de ce dossier, les n° 1631, 1913 et 2985 : le premier évoque « les palmiers et tous les arbres fruitiers plantés *dans* le vieux vignoble » (II. 20-22), le second, « les grappes des vergers » (I. 49), le troisième, l'expédition de 6 mesures de vin « du verger » (I. 5). Ainsi, à tout instant, on peut imaginer que tel *pômarion* ou « verger » (« *orchard* » dans le Liddell-Scott-Jones, éd. 1968, 1561) ait associé des cultures maraîchères et florales à l'ombre de ses arbres ; que telle *lachania* (« *garden-bed* », *ibid.*, 1032) ait inclus une arboriculture en complément de ses plates-bandes ; que des vignes (*ampelônes*) aient été groupées avec d'autres cultures dans des *paradeisoi* ou *kêpoi*.

On ne peut tirer grand parti, non plus, des indications de superficies ou des montants des taxes : les unes et les autres sont rares, et dans un cas seulement, les deux ont été conservés ensemble.

19. Ce document comprend des pétitions et une lettre. Aux II. 31-33, obscurcies par des lacunes, on lit : « il sera en votre pouvoir, à vous qui avez tant d'influence (?), de me donner le soutien nécessaire pour obtenir l'un des jardins d'ici (*kêpos*) ». Mieux conservées, les II. 61-65 portent : « [...] que votre Génie suprême ordonne que me soit donné un *kêpos* dans la cité [...] appelé *paradeisos* de Dicitynos, avec ses plantations et l'eau pour l'irriguer, d'un rapport locatif de 600 *atticae* ». *Kêpos* et *paradeisos* sont synonymes ici.

Le *P. Oxy.* 1475, à l'occasion d'une vente de terrain, dans le village de Païmis, mentionne un *pômarion* contigu, « maintenant à sec », de 13 / 16^e d'aroure (II. 18-22) ; le *P. Oxy.* 3242, à l'occasion d'une déclaration de biens fonciers sis près du village de Skô, signale « deux tiers d'un *paradeisos* » d'1 aroure 1 / 8^e (II. 11-12) et les 2 / 3 d'un autre de 16 aroures + [*lacune*] (II. 21-22) ; le *P. Oxy.* 3805 concerne une *lachania* d'1 aroure (1. 89).

Le *P. Oxy.* 1436 mentionne 20 drachmes 5 oboles au titre des *paradeisoi*, « des domaines impériaux » (I. 13), dans un registre comptable de taxes perçues sur des villages de l'Oxyrhynchite ; seul, le 1437, relevé fragmentaire de taxes sur l'*apomoira* et la terre sacrée, a gardé des mentions de surfaces et de taxes perçues sur elles (II. 5-6) : 60 aroures 165 / 512^e de *paradeisoi* sont taxées de 751 drachmes 2 oboles 1 / 2 1 chalque ; 17 aroures 21 / 64^e de 201 dr. 1 ob. 1 ch.

Les chiffres sont éloquentes : l'aroure, vieille unité indigène, inchangée au cours des siècles, équivalait à 2756 m² (U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, 1 / 1, rééd. 1963, introd. p. 72) et le chiffre le plus élevé (60 ar.) représente une superficie médiocre (16,5 hectares à peu près), puisque le 1437 groupait probablement les versements de plusieurs localités. Partout ailleurs, les espaces verts apparaissent sans précision de surface ou de taxation. C'est le cas des *paradeisoi* de 1648 et 3482, des *lachaniai* de 1913, 2243 et 3805, des *pômaria* de 707, 1631 et 1673. À ces espaces non définis, on doit ajouter encore 3640 et son embarrassant *mikron pômarion*. Quelques textes tardifs (147, 1913, 2243, 4394) mentionnent des *kêpia*. Faut-il y voir de « petits jardins » et donner sa pleine valeur diminutive au mot ? Rien n'est moins sûr, vu l'abondance des dérivations en *-ion* que la langue a produites dès la période hellénistique et généralisées aux époques ultérieures, sans qu'elles aient gardé ni même eu au départ le sens diminutif (F. Friedrich, *Deminutivbildungen mit nicht deminutiver Bedeutung*, 1916 ; E. Mayser, *Gr. Grammatik*, 1 / 3, 2^e éd. 1935, 38-45 ; L. R. Palmer, *A Grammar of the Post-Ptolemaic Papyri*, 1 / 1, 1946, 79-84 ; F. T. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, 2, 1981, 27).

Au total donc, rareté et imprécision des sources sont les deux caractéristiques principales de ce petit dossier.

Sur une vigne grimpante

Deux corrections textuelles décisives de P. J. Sijpesteijn aux 11. 5 et 14 du *P. IFAO*, II, 5 (*Aegyptus*, 56, 1976, 96-97) ont fait un texte enfin intelligible de ce bout de papyrus mutilé dans sa partie supérieure. Voici comment, maintenant, on peut traduire ses II. 3-14 :

[...] il aurait fallu bien arroser la palmeraie. La (terre) retournée de Sisoïs, s'il le faut, arrosez-la (*potisate*) entièrement. Surveille les sols et décide (*bouleuou*) au mieux de

tout, pour que nous ne laissions pas passer le bon moment. Occupe-toi de la palmeraie jusqu'à ce que tu fasses venir celui-ci [= Sisoïs ?] pour l'irrigation et pour que tu arroses aussi la vigne grimpante (*anadendrada*).

Cette lettre semble avoir été rédigée dans l'urgence. Absent du secteur concerné, puisqu'il a écrit, l'expéditeur, dont le nom est perdu dans la lacune du début, demandait à son destinataire, également inconnu, qu'on accélérât les travaux agricoles « pour ne pas laisser passer le bon moment », idée exprimée à l'aide du verbe *ekiptein*, utilisé dans le même sens sur le *P. Tebt.* 50, 14 et 27.

À propos de la vigne grimpante de la I. 14 (*anadendras*), Sijpesteijn écrit :

A vineyard in which the vines grow up trees is attested only twice in the papyri : P. Petrie 1, 29, 7 and P. Ryl. 4, 556 (= SB, 5, 7639), both texts of the third century B. C. Nobody I think would date P. IFAO II, 5, to the third century B. C.

À en juger par son écriture, le papyrus de l'*IFAO* date de la seconde moitié du I^{er} siècle avant J.-C. Mais il n'y a pas à lier la mention de ces vignes grimpantes à la seule époque hellénistique. En effet, l'usage de marier la vigne à des arbres, ici des palmiers, est banal en Égypte depuis les plus anciennes époques. Sur ce sujet, je ne peux mieux faire que de renvoyer au livre de J.-C. Hugonot, *Le Jardin dans l'Égypte ancienne*, 1989, 83 : vergers, palmeraies, vignes et jardins étaient couramment unis (cf. aussi *Kentron*, 17 / 1, 2001, 66), et ce mélange apparaît aussi dans l'iconographie funéraire du pays, ainsi dans la tombe de Nakht (Hugonot, *o. l.* 229, fig. 214). Les trois papyrus précités – auxquels il faut peut-être ajouter *BGU*, 6, 1279, 2, d'après Sijpesteijn, *o. l.* 96, note 4 – ne font que confirmer la perpétuation d'une ancienne pratique agricole. C'est l'effet du hasard des trouvailles si les quatre sources grecques sont d'époque hellénistique.

En s'adressant à son destinataire, l'expéditeur de la lettre a fait alterner le singulier aux II. 9, 11, 12, 14 (« surveille... décide... occupe-toi... jusqu'à ce que tu fasses... et pour que tu arroses ») et le pluriel à la l. 6 (« arrosez-la »). Ce n'était sans doute pas hasard ni négligence de sa part. Le fait donne à supposer deux niveaux hiérarchiques au-dessous de lui, le destinataire de la lettre, peut-être un régisseur (fonction souvent désignée par le mot *phrontistès*), et des employés, donc une exploitation d'une certaine importance. Sur ce second point aussi, ce *P. IFAO* confirme la permanence d'une vieille tradition égyptienne. Hugonot, *o. l.* 129, 146, 157 et 269, a montré que la vigne a toujours été le luxe d'une élite sociale (cf. aussi J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, 1959, 299-300).

La Gèroboskia

Dans les *P. Ent.*, n° 25-26, du III^e siècle avant J.-C., Le Caire, 1931, 66-74, O. Guéraud a publié deux pétitions de plaignants qui demandaient à la justice lagide que leurs enfants soient obligés de leur verser une pension alimentaire : sur 25, le vieux Pappos veut l'obtenir de Strouthos, un fils qui le brutalise et le vole ; Strouthos avait déjà pris des engagements sur ce point, qu'il n'a pas tenus, et son père demande qu'on le contraigne ; sur 26, Nikè semble avoir versé une pension à son père, Ctésiclès, pendant huit ans, mais, séduite par un « débauché » (*kinaidos*) nommé Dionysios, elle a cessé de l'entretenir ; Ctésiclès demande donc au stratège de faire punir Dionysios et de ramener sa fille dans le devoir... financier !

D'après R. Taubenschlag, qui a étudié ce petit dossier et, sans le dire, fondé son jugement sur l'onomastique, Pappos et Strouthos auraient été des Égyptiens, Ctésiclès et Nikè, des Grecs (*Die Alimentationspflicht im Rechte der Papyri*, Studi in onore di S. Riccobono 1, 1932, 510 et note 16). Or, le droit grec imposait aux enfants de strictes obligations alimentaires, que, selon Diogène Laërce 1, 55, ils devaient assumer sous peine d'atimie. La loi athénienne ne les en dispensait que si les pères avaient négligé de leur apprendre un métier, les avaient eus d'une hétaire ou livrés jeunes à la prostitution (Plutarque, *Solon*, 22 ; Eschine, *C. Tim.*, 13, 2-3). Comme les Grecs avaient probablement importé en Égypte cette obligation, avec le reste de leur droit, Nikè ne pouvait pas se soustraire à l'obligation d'entretenir Ctésiclès. Mais en allait-il de même pour Strouthos, si son père et lui étaient des indigènes ? En cette matière, nous connaissons mal la pratique égyptienne. Hérodote 2, 35 écrit : « Il n'est nullement obligatoire pour les fils de nourrir leurs parents s'ils ne veulent pas le faire ; pour les filles, c'est une obligation stricte, même si elles ne le veulent pas » (trad. P.-E. Legrand, *CUF*, 1948, 2, 90). Si on s'en tient à ce texte, Strouthos n'était pas tenu d'aider Pappos. Guéraud, *o. l.* 67, trouve « curieuse » l'affirmation d'Hérodote et doute que, sur un point de simple morale naturelle comme celui-ci, le droit indigène ait beaucoup différé du droit grec. Cependant, le contrat démotique qu'il évoque *ibid.* – par lequel un fils s'engageait à verser une pension alimentaire à sa mère ou à la nourrir chez lui, si la crue du Nil ne lui permettait pas de payer la pension – n'infirmes ni ne confirme les dires d'Hérodote.

Les deux pétitions se ressemblent sur un point précis : les deux pères ont fortement souligné qu'ils avaient veillé à éduquer leurs enfants. Pappos a fait « le professeur » (25, 2, *didaskein*) et a « enseigné (à son fils) la [lacune] et la grammaire (*grammatikè*) » ; sa fille, Ctésiclès l'a « élevée, instruite et menée jusqu'à l'âge adulte (26, 2, *ektrèphein, paideuein, eis hēlikian agein*) ». Guéraud, *ibid.*, a proposé deux interprétations de cette insistance, sans en privilégier aucune. Selon lui, ils voulaient soit rendre plus révoltante l'ingratitude de leurs rejetons, soit rappeler qu'ils avaient satisfait à une exigence du droit athénien. Mais souligner les turpitudes de la partie adverse est

une attitude banale dans ce genre de pétitions. Si, comme Taubenschlag l'a affirmé, Pappos était un Égyptien, il était habile de sa part de souligner son attachement à une clause du droit athénien. C'était un bon moyen de se ménager la bienveillance de l'administration grecque²⁰.

Dans les textes postérieurs à la *Constitutio Antoniniana* de 212 après J.-C., le devoir d'assistance semble être devenu une obligation générale, qui ne se conteste plus. C'est ce qui ressort apparemment des deux papyrus tardifs que Taubenschlag a commentés, *o. l.* 510, *BGU*, 1024 et *P. Lond.*, 1708 : sur le premier, du IV^e siècle, la mère d'une fille assassinée se voit attribuer le dixième des biens du meurtrier, au motif que cette mort l'avait privée de son soutien ; sur le second, daté de 567, le soin de subvenir aux besoins d'un père malade incombe automatiquement à ses fils.

Or, entre les témoignages hellénistiques et ceux du Bas-Empire, d'autres textes évoquent aussi ce devoir d'assistance. Curieusement, ce sont des textes scolaires, comme les ostraca publiés par J.G. Milne, *JEA*, 8, 1922, 156-157, et P. Collart, *BIFAO*, 30, 1930, 419-420. Le mot utilisé, *gèroboskia* (*Kentron*, 15 / 1, 1999, 75), y apparaît dans des séquences versifiées, empruntées à la tradition gnomique. Par exemple, l'ostrakon du *JEA*, *ibid*, écrit dans une onciale typique du second siècle de notre ère et trouvé à Louxor, contient cette maxime I. 10 : « Il est bien de vieillir, si on a un soutien pour sa vieillesse (*gèroboskon*) ». Que la routine scolaire antique ait utilisé des *gnômai* monastiques pour nourrir la mémoire des enfants de quelques principes élémentaires de morale naturelle n'a rien de surprenant. Que l'école ait cherché à leur inculquer des sentiments de solidarité, de justice et de respect envers les plus âgés, maltraités par la vie, ne l'est pas, non plus. Commentant ces sentences, Collart, *o. l.* 422, y trouve « les mêmes vertus fondamentales ou moyennes » que « dans les instructions morales des écoles modernes ». Mais les écoles d'où proviennent ces ostraca enseignaient à des publics majoritairement égyptiens, même si c'était en langue grecque. On ne peut donc pas exclure qu'au désir d'inculquer une simple règle de morale se soit ajouté celui de répandre une notion qui appartenait en propre au monde gréco-romain. Même si ces rares survivants²¹ d'une immense littérature scolaire presque entièrement détruite ne permettent aucune certitude, ce n'est pas les surinterroger, me semble-t-il, que d'imaginer, à travers eux, un lent effort des pouvoirs politiques pour faire peu à peu passer un usage dans la loi générale, effort couronné de succès à la fin de l'Antiquité : ne l'oublions pas, si l'école antique était une institution privée,

20. On ne peut pas exclure que Strouthos ait voulu échapper à ses engagements antérieurs en utilisant d'éventuelles facilités du système juridique égyptien. Il semble que Taubenschlag, *o. l.*, note 16 ne rejette pas cette interprétation : « *Da die Parteien Aegypter sind, kommt ägyptisches Recht zur Anwendung, nach welchem – wenn Herod. 2, 35 zu glauben ist – der Sohn zur Alimentierung des Vaters nicht verpflichtet ist.* » Son père aurait réagi en invoquant le droit grec !

21. Rareté constatée également sur la documentation funéraire, à propos du synonyme *gèrokomia* (*Kentron*, 15 / 1, 1999, 76).

des liens se sont établis entre elle et les pouvoirs par les magistrats des cités qui surveillaient les gymnases. Aux époques hellénistique et romaine, quand les rois et les empereurs ont inclus le fonctionnement des gymnases dans leur aire d'intérêt, ces liens se sont maintenus et même renforcés quand les empereurs romains du Haut-Empire ont décidé de concentrer la vie culturelle et les gymnases dans les *métropoles* et de les placer sous une autorité officielle²².

Deux témoins égyptiens de l'audianisme

Sur la présence de l'hérésie audienne en Syrie et en Égypte, la plus récente contribution est celle de J. Jarry, *BIFAO*, 63, 1965, 169-195. Je n'aborderai ici ni la doctrine ni la chronologie de sa diffusion et de son extinction, tous points sur lesquels il a montré les lacunes de notre information. Je souhaite simplement ajouter à ses pages égyptiennes (*o. l.* 173-175) deux inscriptions qu'il n'y a pas signalées et qui me semblent avoir un étroit rapport avec l'audianisme. Comme il l'écrit, *o. l.* 179, l'expression « Dieu et *son* Christ », typique du langage de la secte, est une formule d'inspiration mêlée, judéo-chrétienne ; en effet, les Audiens sont restés proches de la pratique juive (par ex. sur la Pâque) et représentent un christianisme non encore complètement détaché de ses origines. En revanche, ils insistent sur « l'unicité de Dieu et la notion de Messie de Dieu ». Leur rigueur morale a été louée, même par leurs adversaires, qui n'ont reproché à la secte que sa séparation d'avec l'église. L'expression « Dieu et son Christ », qu'on retrouve aux livres 7-8 des Constitutions des Apôtres, condamnées comme hérétiques car d'inspiration probablement audienne (Jarry 178, note 2), apparaît aussi sur des stèles de même inspiration théologique, à ceci près qu'elles soulignent plus fortement encore le principe d'unicité divine : « *un seul* Dieu et *son* Christ (et *son* Saint-Esprit) »²³. Le recensement des témoins épigraphiques (Jarry 180, note 1) montre que les inscriptions de ce type ont presque toutes été trouvées en Syrie du Nord, surtout dans les montagnes qui entourent le couvent de Saint-Syméon. Mais, en dehors de leur bastion nord-syrien, les Audiens ont également fondé des monastères en Asie Mineure (dans la chaîne du Taurus), en Palestine et jusqu'en Arabie. Vers 376-377, Épiphanes de Salamine, notre source principale sur l'audianisme, ne connaissait plus que quelques monastères de leur obéissance autour de Damas, de Chalcis de Syrie et sur l'Euphrate (Jarry 172, note 1), car ce courant spirituel était alors en voie d'extinction.

22. Voir par exemple les analyses de C. H. Roberts, « Literature and Society in Papyri », *Mus. Helv.*, 10, 1959, 264-279 et, pour la reprise en main du Haut-Empire, 272-273.

23. On trouve tantôt la formule courte, « Dieu et son Christ », tantôt la longue, qui ajoute le Saint-Esprit.

Les deux textes d'Égypte auxquels je pense sont connus de longue date, puisqu'ils figurent dans le *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes* de G. Lefebvre, 1907, 43, n° 222 et 224, après avoir été initialement publiés par A. H. Sayce, *PSBA*, 8, 1886, 183, n° 23, et 9, 1887, 195. Tous deux ont été gravés dans le même secteur, les carrières de Deir Abou Hennis, « le monastère du Père Jean », situé sur la rive droite du Nil, dans le coude que forme le fleuve entre El-Bercheh au sud et Antinoé au nord. Les monastères anciens abondent dans ce secteur, par ex. le Deir Ambichaï et le Deir en-Nakhleh ; celui du Père Jean a fait l'objet d'une longue étude de J. Clédât, *BIFAO*, 2, 1902, 41-67.

Gravé en surcharge sur un texte hiéroglyphique de la dix-huitième dynastie, le n° 224 n'est pas une épitaphe, car il ne mentionne aucun nom propre. C'est l'énoncé, isolé sur la roche, du principe trinitaire, dans sa formulation audienne, longue. On lit « Un seul Dieu et son Christ et son Esprit (*Pneuma*) ». Jarry 180, note 01, fournit maints parallèles syriens à cette formule. Il y a donc eu une présence audienne à Deir Abou Hennis, et même une présence non dissimulée, puisque les possessifs ne devaient laisser aucun doute aux contemporains sur les positions théologiques ainsi affichées. Mais le constat ne signifie pas que la zone monastique de Deir Abou Hennis soit tout entière passée à l'audianisme à un moment donné, ni que la doctrine du fondateur y ait été strictement pratiquée, car Épiphanes, *PG*, 42, 372-373, ne mentionne pas de centre audien dans la région.

Le n° 222 est une épitaphe bilingue gréco-copte. Ses ll. 1-4 peuvent se traduire « ici repose Papias fils de Méliton, originaire d'Isaurie » (*Isaurios*, restitué en grec d'après le copte qui le garantit). C'est la seule séquence dans les carrières de Deir Abou Hennis (*Lef.*, 213-225) qui mentionne une provenance géographique. Elle devait donc être significative et importante pour ceux qui ont perpétué le souvenir de Papias, nom qui, avec Méliton, est caractéristique de l'Asie Mineure chrétienne. Or, si on veut bien se souvenir que l'Isaurie, zone de montagnes entre la Pisidie et la Lycanie, était très proche du Taurus, terre d'élection de l'audianisme montant, on peut voir, dans l'Isaurien Papias, un chrétien, lui aussi peut-être d'obédience audienne, venu mourir en terre égyptienne. Serait-ce surinterroger cette séquence que d'y supposer l'indice d'un mouvement « missionnaire », parti d'un des centres importants de la secte en direction du Nil ?

D'autre part, si Épiphanes était dans le vrai quand il affirmait que, de son temps, il n'y avait plus de monastères audiens que vers Damas, Chalcis de Syrie et en Mésopotamie, il conviendrait peut-être de dater ces deux témoins d'avant le dernier quart du iv^e siècle. Sayce et Lefebvre, eux, n'ont pas proposé de date.

Je ne crois pas qu'on puisse aller beaucoup plus loin, car, seul, *Lef.*, 224 est un témoin *direct* de la théologie audienne.

L'intérêt démographique du cimetière copte de Saqqarah-Nord

Dans les années 1972-1979, les fouilleurs de l'Egypt Exploration Society de Londres ont découvert un cimetière tardif dans le secteur 7 de Saqqarah-Nord ; il était situé à côté de l'installation probablement monastique des V^e-VI^e siècles et de l'église que W.B. Emery avait fouillées en 1967-1970 (*JEA*, 53, 141-145 ; 55, 31-35 ; 56, 5-11). Il est maintenant admis que le cimetière avait servi au monastère voisin. Dans les *Acta Musei Nationalis Pragae*, B-43, 1987, 178-185, l'anthropologue tchèque E. Strouhal, du Náprstkovo Muzeum a, après étude, attribué des âges au décès.

165 tombes fouillées, soit 60 à 80 % de la surface funéraire (un rectangle de 25 x 28 m), ont fourni 156 évaluations d'âges, 128 masculins (82,1 %), 28 féminins (17,9 %). À l'exception de 3 enfants de 8 mois à 8 ans (1,9 %), les autres squelettes, tous adultes (98,1 %), s'échelonnent de 17-18 ans au dernier âge repérable. Cette répartition des âges et des sexes, qui ne correspond à aucun groupe humain normal, confirme que le cimetière a abrité une population monastique, et, pour expliquer la présence des quelques enfants et de la minorité féminine, on a avancé deux hypothèses : la succession au même endroit de deux communautés religieuses, une de moines puis une de nonnes (les sépultures féminines sont en surface), qui auraient utilisé le même enclos funéraire par commodité, ou bien l'inhumation, parmi les moines, de bien-faiteurs / -trices de la communauté. L'usage est attesté dans le monde chrétien, ailleurs et à d'autres époques.

Une communauté religieuse, assez bien datée, de 128 hommes fait déjà un bon sujet d'analyse, pour les paléodémographes. La comparaison entre les âges de leurs ossements et ceux que fournissent des lots bien localisés d'épitaphes peut suggérer d'utiles remarques.

Voici les données de Saqqarah :

Groupes d'âges	Nbre des décès	% des décédés	% des survivants
15-19,9	5	3,9	96
20-29,9	42 = 47	36,7	63,2
30-39,9	39 = 86	67,1	32,8
40-49,9	31 = 117	91,4	8,5
50-59, 9	11 = 128	100	

Strouhal, *o. l.*, a calculé les pourcentages de décès tranche par tranche (ex. 40-49,9 ans = 31 décédés = 24,2 %). J'ai, au contraire, globalisé à chaque tranche d'âges (ex. 49,9 ans = 117 décédés = 91,4 %), d'où ma divergence avec la col. 4 de son tableau à partir de la tranche 20-29, 9.

En 1976 (*ZPE*, 21, 234-235), Tehneh et Kom Abou Billou étaient seuls à produire un nombre approchant d'épithaphes, le premier avec 127 âges, le second avec 169. C'est pourquoi je les retiens ici comme éléments de comparaison – depuis, Kom Abou Billou a connu d'importants accroissements de témoignages (*Kentron*, 15 / 1, 1999, 78). Parce que le recrutement monastique excluait les premiers âges de la vie, les témoignages les plus juvéniles de Saqqarah se situent peu avant 20 ans. Avant 19-20 ans, Tehneh et Kom Abou Billou fournissaient déjà un nombre non négligeable de décès juvéniles, même si ce nombre est jugé dérisoire par rapport à la réalité des hécatombes antiques (*ZPE*, 21, 230).

Voici les chiffres avant 20 ans :

Saqqarah	5 décès	= 3,9 %	sur 128
Tehneh	34 -	= 26,7 %	sur 127
Kom Abou Billou	51 -	= 30,1 %	sur 169

Or, les quatre tranches d'âges suivantes révèlent une évolution surprenante :

Groupes d'âges	Saqqarah	Tehneh	Kom Abou Billou
20-29	36,7	46,4	45,5
30-39	67,1	62,2	60,3
40-49	91,4	70,8	73,9
50-59	100	83,4	86,3

Jusqu'à 29 ans, les pourcentages de décédés sont très supérieurs à Tehneh (+ 9,7 %) et Kom Abou Billou (+ 8,8 %). L'écart doit son amplitude au poids que représentent les décédés de moins de 20 ans dans ces deux nécropoles. Mais, dès 30 ans, la tendance s'inverse brutalement, et jusqu'à 59, les pourcentages de Saqqarah s'élèvent fortement. On peut représenter ainsi cette inversion :

Groupes d'âges	Saqqarah	Tehneh	Kom Abou Billou
20-29	36,7	+ 9,7	+ 8,8
30-39	67,1	- 4,9	- 6,8
40-49	91,4	- 20,6	- 17,5
50-59	100	- 16,6	- 13,7

Aggravation ultime des rapports arithmétiques, il n'y a plus de témoins après 59,9 à Saqqarah, alors qu'il en subsiste jusqu'à 89 ans à Tehneh, au-delà même à Kom Abou Billou (tableau de *ZPE*, 21, 219 et 221).

Si ces quelques chiffres confirmaient seulement le peu de fiabilité des âges épigraphiques, ils ne feraient qu'ajouter à ce qu'on savait déjà (*ZPE*, 21, 237-238). Les

données de Saqqarah donnent à penser, en plus, que les vies monacales y ont été plutôt brèves, ce qui contredit l'argument selon lequel les rigueurs de l'ascétisme chrétien auraient facilité l'allongement de la vie et donc contribué à fausser les perspectives arithmétiques à partir de l'époque où se multipliaient les épitaphes ecclésiastiques (voir, à ce sujet, dans *Kentron*, 12 / 2, 1996, 69 et notes 32-33, les arguments de M. Hombert, C. Préaux et de R. Kastenbaum). Les restes de la petite communauté copte de Saqqarah-Nord ne donnent pas cette impression.

L'étiquette de Tachbelis

Sous la rubrique 10764 de son tome 12, le *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten* reproduit le texte d'une étiquette de momie, en bois de sycomore, actuellement entreposée au Hampshire County Museum de Winchester. Elle porte un texte clair, dont voici la traduction : « Tachbelis, fille de Germanos et de Taminis, a vécu dix-huit ans, est décédée au mois de Tybi, le 16 ».

L'éditeur du *SB*, 12, H.A. Rupprecht, signale, dans une note, que ce texte lui a été transmis pour publication, « *zur Veröffentlichung* », par E.G. Turner. Il ajoute, comme une certitude, qu'il provient de la nécropole de l'antique Panopolis, aujourd'hui Akhmîm, et le date du milieu du v^e siècle de notre ère, « *Vom Friedhof von Achmîm (Aegypten), ca. 450 n. Chr.* ». Et la notice s'achève par la citation d'une lettre de Turner à Rupprecht : « *The handwriting is not positively against 5th century dating* ».

Presque toutes les étiquettes sûrement trouvées dans la zone funéraire de Panopolis (Triphion) ont été datées du Haut-Empire sans plus de précision. Par la date très tardive qui en a été proposée, la tablette de Tachbelis fait donc figure d'exception. Elle soulève un problème, car le plus récent analyste de la chronologie panopolitaine, M. Chauveau, *BIFAO*, 92, 1992, 108-109 et note 21, conclut :

Il n'y a donc guère de chance de découvrir un jour des étiquettes de momies, qu'elles soient rédigées en démotique ou en grec, que l'on pourrait indubitablement dater du iv^e siècle après J.-C.

Il fonde son hypothèse d'un déclin rapide du site de Triphion « après les années soixante du iii^e siècle » (*o. l.* 108) sur la datation d'une seule étiquette, la plus tardive alors connue de lui (*CEMG*, 1026), que sa double date (an 5 = an 4) assigne aux règnes de Dioclétien et de Maximien, soit 288-289 de notre ère (*o. l.* 109 et note 20)²⁴.

24. Dans le *CEMG*, ce document est classé parmi les étiquettes « de provenance non indiquée », expression qui recouvre des tablettes sans toponyme désigné, qu'il soit de provenance (*apo x*) ou de destination (*eis x*). Mais, parmi elles, figurent des documents exhumés ou achetés dans des lieux connus de leurs éditeurs. Turner m'avait signalé le texte par lettre, sans m'en indiquer la date.

En effet, on ne peut pas utiliser deux autres tablettes datées dans le système des indications, donc postérieures à 312, puisque l'une, selon Chauveau, est sûrement thébaine et que l'autre, de provenance inconnue, a été acquise en 1886, deux ans avant que commence le pillage à Triphion, d'où elle n'a guère de chance d'être issue.

Peut-on voir en CEMG, 1026 la preuve que momification et rédaction de tablettes avaient cessé à Triphion à la fin du III^e siècle ? C'est ce que croit Chauveau :

Il s'agit probablement, en l'occurrence, de l'un des derniers défunts enterrés dans cette nécropole de Triphion, ou tout au moins l'un des derniers à bénéficier des coutumes funéraires qui exigeaient la confection d'une étiquette. Ainsi, la disparition de telles pratiques a dû logiquement suivre rapidement l'abandon des écritures, démotique et hiératique, dans lesquelles se transmettaient les anciennes croyances qui les sous-tendaient et les justifiaient (*o. l.* 109).

Il y a pourtant une bonne raison d'être sceptique. Nous ne savons pas grand-chose du domaine funéraire panopolitain, dont les pillards clandestins ont bouleversé le sol à partir de 1888. Les étiquettes n'ont donc pas été exhumées par les spécialistes eux-mêmes. Ceux-ci les ont achetées chez les antiquaires locaux, à Akhmîm et peut-être aussi dans des localités voisines, où elles étaient arrivées, portées par des mains indigènes, selon des cheminements inconnus de nous. Soucieux, d'autre part, de protéger leurs pourvoyeurs, les vendeurs se sont bien gardés de préciser la topographie des trouvailles. Dès lors, une notice telle que « Panopolis » ne peut révéler qu'une provenance assez vague. Quelle était l'exacte étendue de la nécropole de Triphion ? Était-elle la seule zone funéraire de Panopolis, qui fut une cité peuplée sous l'Empire ? Certaines des étiquettes dites « panopolitaines » n'ont-elles pas été exhumées ailleurs dans le nome qu'à Triphion, puis acheminées au chef-lieu pour y être plus facilement vendues ? Autant de questions que laissent sans réponse l'état des lieux et notre ignorance du mode de transmission de ces documents.

L'étiquette de Tachbelis est déclarée panopolitaine sans hésitation par les conservateurs britanniques. On a toutes raisons de les croire. On n'a pas, non plus, de raisons de douter de la date proposée par un paléographe aussi averti que Turner. Il semble donc probable que la momification et la rédaction de tablettes aient perduré au V^e siècle quelque part dans le secteur de Panopolis, même à petite échelle.

Voilà, me semble-t-il, comment on peut résumer l'état de la question²⁵.

25. L'étiquette de Tachbelis donne à supposer que la momification et la rédaction des tablettes ont survécu longtemps après l'extinction des formes anciennes de l'écriture égyptienne, notamment le démotique, dont on date la fin des dernières années du III^e siècle. Chauveau, *o. l.* 108, rappelle que le dernier témoin du démotique sur une étiquette de momie date de 273 et contient tant de fautes qu'on peut y voir le signe d'une « rupture dans la transmission d'un savoir ».

Sur la sous-représentation des hommes âgés dans l'épigraphie funéraire de l'Égypte gréco-romaine

On cherche depuis longtemps pourquoi l'épigraphie gréco-romaine d'Égypte commémore si peu de vieillards en général²⁶. L'explication la plus naturelle, celle qui vient aussitôt à l'esprit, c'est que peu d'individus parvenaient à un âge avancé, à cause des carences de la médecine antique et des hécatombes dues aux maladies virales ou bactériennes. À cette cause générale pouvaient s'ajouter, çà et là, des facteurs aggravants tels qu'épidémies, guerres, famines, destructions de biens, accidents collectifs, etc. Récemment, G. R. Storey et R. R. Paine ont souligné, avec pertinence, un autre obstacle, non négligeable, à la commémoration des vieillards²⁷ : pour perpétuer leur souvenir, il n'y avait plus de parents plus âgés²⁸ qu'eux ; or, les parents sont les mieux informés sur les faits de la vie de leurs enfants²⁹ ; les enfants des défunts âgés, au contraire, n'avaient pas la même connaissance de la vie de leur ascendant, surtout dans les sociétés que l'absence d'état civil privait des repères chronologiques nécessaires ; il a même dû arriver souvent que l'ampleur des décès juvéniles et adultes ait privé des vieillards de leur descendance, anéantissant ainsi toute possibilité de commémoration. Dans des proportions non évaluables, des vieillards ont donc disparu dans un oubli définitif.

Que nombre de vieillards aient perdu leurs descendants avant leur mort me semble assuré, dans le cas égyptien, par la rareté des allusions à la présence active des seconds près des premiers. On ne trouve pas de ces allusions parmi les épitaphes en prose, mais les grands âges n'y sont pas nombreux non plus. Les *Inscriptions métriques* d'E. Bernand, 1969, en fournissent quatre témoignages. Ce sont les n° 1, 10, 15, 16. Trois défunts avaient 80, 60 et 53 ans déclarés, le troisième âge pouvant être tenu pour sénile, vu la précocité du vieillissement dans l'Antiquité. La stèle n° 1 ne mentionne pas de quantième, mais le mot « vieillesse » y figure (v. 1 *eugèrôs*)³⁰. Par précaution, je laisse de côté le n° 7, inutilisable car il concerne un père d'âge indéterminé, qu'on ne peut sûrement classer parmi les vieillards³¹.

26. Seule exception, la nécropole de Panopolis-Akhmim, caractérisée par un nombre élevé de champions de longévité. Il doit y avoir à cette exception une explication locale (*Kentron*, 12 / 2, 1996, 68-70).

27. Études de démographie du monde gréco-romain, *Actes du second colloque international de démographie historique antique* (Wrocław, 30 novembre-1^{er} décembre 2000), *Antiquitas*, 26, 2003, 134-135.

28. O. l. 134 : « *If one's probability of being commemorated with accuracy is dependant on having living parents, older individuals will be underrepresented.* »

29. O. l. 134 : « [...] *only parents remember life-span information precisely.* »

30. Sur le sens à donner à l'idée de « belle vieillesse », qui n'implique pas une particulière longévité (*makrogèrôs* exprimerait mieux cette dernière), voir *CRIPEL*, 19, 1998, 57-58.

31. Bernand, o. l. 66 : « [...] ils ont bien payé leur dette à leur père. Ah ! Ils se sont bien acquittés envers celui qui les a engendrés, leur cœur a bien agi. [...] C'est un don donné par les dieux et préférable

Les stèles 1, 10, 15, 16 ont en commun d'associer étroitement l'éloge des descendants à la commémoration de leurs parents. En 1, le matelot Ménélaos se loue de la piété de ses enfants, dont les mains aimantes et aimées³² ont enseveli le corps (v. 3-4). En 10, le mercenaire Diazelmis a été assisté jusqu'au bout, qui plus est par ses petits-enfants (v. 12)³³. En 16, les enfants soulignent eux-mêmes qu'ils perpétuent, par leurs propres carrières, la belle ascension sociale de leur père, le magistrat juif Abraham, de Tell el-Yahoudijeh (v. 9-10) : « tu as eu tous les honneurs convenables, chère âme, avant d'être enfoui, et, lignée de bons enfants, nous y ajoutons ». En 15, la moins explicite des quatre stèles, Josué le mort s'adresse à Dôsihéos, dont il dit (v. 7) : « Mon enfant c'est toi, puisque je m'en suis allé sans enfant »³⁴. Certes, le texte ne dit pas explicitement que Dôsihéos a veillé sur lui, mais l'insistance de Josué sur son *ateknia* donne à supposer que Dôsihéos, fils adoptif ou affranchi, ait joué, près de lui, le rôle d'un enfant biologique et veillé au nécessaire jusqu'à son inhumation.

Les stèles juives d'Abraham et de Josué viennent de Tell el-Yahoudijeh, celles de Ménélaos et de Diazelmis commémorent un Hellène probablement et un mercenaire supposé thrace. Or, elles révèlent les mêmes réactions, exactement. L'universelle dureté de la réalité démographique a suscité *une manière identique de présenter les exceptions*, malgré les différences culturelles. Elle explique aussi la distinction unique que fait la stèle de Diazelmis entre les deux générations de ses descendants : enfants encore vivants à l'instant de sa mort, petits-enfants eux aussi vivants et pourvoyant à ses besoins matériels jusqu'à sa fin. Une aussi insolite situation méritait qu'on s'y arrêtât, car c'est apparemment le seul témoin, clairement déclaré, de la présence de deux générations auprès d'un octogénaire mourant.

L'építaphe de Valeria appelée aussi Thermouthis

Cette építaphe d'Égypte, aujourd'hui entreposée au Musée national de Varsovie, a fait l'objet d'une édition en français d'A. Lukaszewicz (*ZPE*, 77, 1989, 191-194) et d'une notice de J. Hengstl (*Archiv*, 39, 1993, 142). Elle a été reprise ensuite dans le *Sammelbuch*, 20, 1997, n° 15005. On la date du premier siècle de notre ère d'après sa gravure.

Je reproduis ci-dessous la traduction de Lukaszewicz, en maintenant le découpage en paragraphes qu'il a proposé :

à un autre, pour celui qui a reçu de ses enfants les honneurs funèbres, de descendre dans la demeure d'Hadès » (le début de la stèle est perdu).

32. Sur le double sens de l'adjectif *philos*, à la fois actif et passif, voir *CRIPEL*, 19, *ibid*.

33. Sur ce témoignage de *gèrokomia*, voir *Kentron*, 15 / 1, 1999, 75.

34. Les traductions rassemblées ici sont empruntées au volume de Bernand.

Valeria, appelée aussi Thermouthis, âgée de [...] ans environ, mourut comme sœur du soldat Publius Valerius, comblée avec mes enfants, Cléopâtre et Euphrosyne, de bienfaits. Devenue prisonnière de guerre à l'âge de 4 ans, elle a été esclave pendant 38 ans (ll. 1-8).

C'est mon frère Publius qui m'a achetée et affranchie avec les enfants [...]. De mon vivant il m'a ceinte de la couronne de la liberté et j'ai vu les enfants libres. Je le remercie [...]. Aussi après ma mort il a fait tout ce qui convient.

Salut à tous les amis et voisins. Que chaque lecteur communique à l'âme : il faut mourir. Et toi, frère, ne te prive pas (ll. 9-21).

Le commentaire de Lukaszewicz s'attache surtout aux aspects juridiques de ce texte peu clair : les mots « frère » et « sœur » (*adelphos* – *adelphè*) désignaient-ils, à l'égyptienne, une relation conjugale ? Valeria avait-elle été esclave publique ou privée ? Les deux enfants étaient-ils de Valerius ou nés avant que Valeria fût devenue sa compagne ?

Pour ma part, je souhaite évoquer le style de cette épitaphe, rédigée entièrement en prose, je le souligne.

Dans sa première phrase, la traduction de Lukaszewicz inclut un changement de la troisième à la première personne (« Valeria *mourut*... avec *mes* enfants »), qu'on ne peut accepter qu'en supposant une grosse négligence de rédaction. On y voit plus clair, me semble-t-il, en admettant que les ll. 1-4 du grec forment un bloc autonome, dans lequel Valeria est présentée objectivement, à la troisième personne du singulier, avec ses noms, son âge et son statut :

Valeria, appelée aussi Thermouthis, âgée de [x] ans environ, est morte (*avec le statut de*) sœur du soldat Publius Valerius.

Ensuite (ll. 4 fin-21) vient le récit de la vie de Valeria. C'est elle qui est, par convention, supposée le faire, puisque les pronoms personnels des ll. 5, 9, 11-14, 16 sont tous de la première personne (*mou*, (*e*)*me*, *moi*) ainsi que les verbes (l. 13 *eucharistô*, « je remercie »). De sa vie passée, Valeria tire enfin la leçon essentielle, dont elle fait part aux survivants (lecteurs et « frère ») : la mort nous attend tous, il faut profiter de la vie. Quant aux participes qui expriment sa joie de l'affranchissement (l. 4 *euergetéménè*, « comblée de bienfaits »), après les malheurs précédents (l. 6 *aichmalôtisthissa*, « devenue prisonnière de guerre », et l. 7 *katadédoulôménè*, « réduite en esclavage »), ils peuvent s'arrimer à la première personne des pronoms personnels. Les deux derniers participes expliquant *pourquoi* l'affranchissement a été un bienfait, on peut, je crois, leur attribuer un sens causal sans invraisemblance. Voici une proposition de traduction des ll. 4-8 :

(*J'ai été*) comblée de bienfaits, avec mes enfants, Cléopâtre et Euphrosyne, (*car j'avais été*) prisonnière de guerre à l'âge de 4 ans (*et*) esclave pendant 38 ans.

Les deux parties de ce texte (ll. 1-4 et 4-21) me paraissent imiter la disposition de nombreuses épitaphes métriques dialoguées. Comme dans ces dernières, la présentation de Valeria à la troisième personne pourrait être attribuée, par convention, à « la voix de la stèle ». Le procédé était usuel en vers (*Kentron*, 17 / 1, 2001, 78-81).

Lukaszewicz juge « pas facile à interpréter » le rappel de l'inéluctabilité de la mort aux ll. 18-20. Je retiens ici sa proposition la plus simple, qu'il formule ainsi : « On peut sans doute supposer que c'est à sa³⁵ propre âme que chaque passant doit³⁶ rappeler que tout homme est mortel ». L'emploi de l'article défini devant le mot *psychè* l. 19 supporte bien le sens possessif, et l'idée générale est claire et vraisemblable. Je ne crois pas à l'interprétation que M. Bravo avait suggérée à Lukaszewicz : elle suppose que chaque passant doit dire qu'il faut mourir « à l'âme de la défunte ». À quoi bon le lui répéter ? Elle ne le sait que trop, puisqu'elle est morte.

Anormalement longue (21 lignes) pour une épitaphe en prose, la stèle de Valeria développe des thèmes typiques de la littérature funéraire métrique. L'un d'eux est l'insistance sur la pitié des survivants. Aux ll. 15-17, « après ma mort il a fait tout ce qui convient », répondent de nombreux parallèles, par ex. dans les *Inscriptions métriques* d'E. Bernand, 1969. Ainsi le matelot Ménélaos se réjouit-il d'avoir été « enseveli par les mains chéries de ses enfants » (*IM* n° 1, v. 3), comme le père anonyme d'*IM* n° 7, qui souligne le dévouement de sa descendance : « Ah ! ils se sont bien acquittés envers celui qui les a engendrés » (v. 2-3). Un autre thème de l'épigraphie versifiée est celui de la mort inéluctable, dont on peut trouver l'illustration la plus originale sur la stèle de l'architecte Harpalos (*IM* n° 23, v. 14) : « Contre la mort aucun savant n'a trouvé de machine »³⁷.

Il y a même eu imitation du vocabulaire poétique. « La couronne » de la liberté (*stephanos* ll. 11-12) se retrouve dans l'évocation des honneurs que conféraient des magistratures (*IM* n° 16, v. 5-6, et 27, v. 5) ou les mérites d'une vie dignement vécue (*IM* n° 52, v. 6).

En somme, la stèle de Valeria n'est pas métrique, même partiellement, comme celles d'Eubios ou de Sérapous (*Lychnos*, 75, 1998, 55-58, et 98, 2004, 53-54). Elle est en prose, mais nourrie de souvenirs des stèles en vers et d'emprunts à leurs procédés et à leurs thèmes. C'est un document d'exception parmi les autres stèles funéraires de l'Égypte romaine.

35. C'est moi qui souligne par les italiques.

36. Le texte grec porte l'impératif du verbe *metadidonai*, « communiquer, transmettre ».

37. J'emprunte ces traductions au livre de Bernand.

Une originalité de la démographie égyptienne : la représentation villageoise

Chaque génération a ses contempteurs des études paléodémographiques. Hier, L. Henry condamnait les tentatives des historiens pour tirer une information valable de l'épigraphie funéraire antique, dénonçant leur inutilité dans *Population*, 12, 1957, 149, et 14, 1959, 327. Dans la génération suivante, K. Hopkins y a vu « des cimetières pour historiens », « *graveyards for historians* » (*La Mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain*, F. Hinard (éd.), 1987, 113). Il admet pourtant qu'à défaut de statistiques valables sur la mortalité, les épitaphes peuvent nous donner des informations sur la subjectivité des survivants : « *I cannot stress enough that we are dealing with the statistics of commemoration, and not with the statistics of mortality* » (o. l. 124). Ce faisant, Hopkins justifie la poursuite des recherches à condition d'en déplacer le but : de la démographie, qui est quantitative, on passe à l'histoire des mentalités, qui ne l'est pas.

Depuis longtemps, on a énuméré les défauts qui pervertissent les statistiques : absence d'information sur la natalité, qui interdit d'établir des tables de survie ; nombre infime des témoignages conservés, qui exclut les vastes dénombrements ; rôle du hasard dans la conservation ou la destruction des documents ; phénomènes de sur- ou sous-représentation, de sur- ou sous-évaluation (âge, sexe, etc.) ; limites sociales et culturelles d'une documentation qui commémorait les plus aisés et ceux qui avaient accès à l'écrit.

Récemment, G.R. Storey et R.R. Paine, *Études de démographie du monde gréco-romain* (Actes du second colloque international de démographie historique antique de Wrocław), 2002, 127, ont ajouté une autre cause de perversion statistique dans la provenance massivement urbaine des épitaphes romaines. À la suite de R. MacMullen, *AJP*, 103, 1982, 233, et E.A. Meyer, *JRS*, 80, 1990, 74, ils y voyaient même le possible indice d'une plus grande sensibilité des citoyens à la commémoration : « [...] *city populations possessed the "epigraphic habit" more than rural populations* ».

Encore une fois, l'Égypte romaine ne suit pas la tendance générale. Sa particularité est une forte prédominance des données rurales : en 1976, trois villages de la *chôra* totalisaient 371 données chiffrées contre seulement 142 dans les deux sites urbains d'Alexandrie et Akhmîm, soit 72,3 % du total (*ZPE*, 21, 223) ; il s'agit de Kom Abou Billou, Tell el-Yahoudijeh et Tehneh ; depuis 1976, l'accroissement rapide du nombre de stèles publiées de Kom Abou Billou a renforcé l'importance des ruraux dans la statistique globale (*Kentron*, 15 / 1, 1999, 78). Ainsi, paradoxalement, malgré sa vieille tradition d'urbanisation poussée (J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, 1959, 298-299), l'Égypte romaine ne nous parle guère d'autre chose que de démographie rurale.

L'exception égyptienne ne nous renseigne pas sur la mortalité urbaine, notamment dans la capitale, et, contrairement aux dires de MacMullen et Meyer, relayés par Storey et Paine, il semble que les campagnes nilotiques aient eu l'*epigraphic habit* autant que les milieux urbains des autres régions.

La taxation des momies à Coptos-est

À la suite d'un article paru dans *Topoi, Orient-Occident*, suppl. 3, 2000, 199-230, je crois utile de procéder à quelques ajouts sur le Tarif de Coptos.

L'auteur de cette contribution, M^{me} F. Burkhalter, *o. l.* 202 et note 1, rappelle que le découvreur de la stèle, Flinders Petrie, vit dans les ruines antiques où elle avait été trouvée « l'emplacement d'un péage (*"toll-gate"*) », mais que son premier éditeur, Hogarth, présentait le même lieu « comme un poste de garde (*"guard-house"*) », hypothèse tenue pour « très vraisemblable » par J. Lesquier, *L'Armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, 1918, 429. Ce long rappel présente l'inconvénient de donner au lecteur l'illusion que cette divergence a quelque importance. Il n'en est rien : les locaux qui ont abrité la stèle avaient sûrement été à la fois « *toll-gate* » et « *guard-house* », puisque, sous l'Empire romain, les bureaux douaniers étaient militairement protégés et surveillés. Or, le Tarif date du 10 mai 90 de notre ère, et la participation militaire à la perception des taxes fut maintenue jusqu'à la fin de l'Antiquité (S.J. De Laet, *Portorium*, 1949, 473 et note 5). Il est donc inutile de maintenir une distinction arbitraire.

La dernière rubrique du Tarif imposait aux transporteurs d'acquitter « pour une momie montée ou descendue 1 drachme 4 oboles » (*Lychnos*, 57, 1993, 73). F. Burkhalter a écrit à ce propos, *o. l.* 222-223 :

Le fait que les marins de la mer Érythrée contribuent au transport des momies n'est pas surprenant, si l'on considère le rôle important que ceux du Nil jouaient pour le transport des corps à l'intérieur de la province. Le fait que les marins de la mer Érythrée soient associés au transport des momies, à travers le désert oriental – qui se faisait évidemment à dos de chameau –, est à première vue plus étonnant, mais s'explique peut-être si l'on considère que la traversée du désert n'était qu'une étape « terrestre » d'un voyage plus long par la mer³⁸.

38. « L'intérieur de la province » est une expression peu claire. Concrètement, il ne peut s'agir que des terres sur les rives du fleuve et de ses canaux. Or nous n'avons pas d'indice que les marins du Nil aient participé au transport des corps à travers ces lieux jusqu'au bord du désert où étaient les nécropoles. Sur ces chemins de campagne, c'étaient probablement des transporteurs routiers qui se chargeaient de déplacer les corps à dos de chameau. De toute façon, je ne vois pas pourquoi F. Burkhalter, qui trouve que le transport de momies par des marins de la mer Rouge « n'est pas surprenant », juge, au contraire, le même transport par les mêmes « à première vue plus étonnant », quand il a lieu « à travers le désert oriental ».

Le Tarif ne souffle mot des transporteurs, et c'est forcer le texte que d'imaginer des momies obligatoirement véhiculées par des marins de la mer Rouge ou du Nil. Pour souligner le rôle, supposé considérable, des bateliers nilotiques dans le transport des momies, on peut, comme F. Burkhalter, *o. l.*, note 84, invoquer le témoignage de quelques papyrus, ainsi le n° 499 de la *Chrestomathie* d'U. Wilcken, qui, provenant peut-être de Thèbes, suggère un transport par bateau nilotique : « Senpamonthès à Pamonthès, mon frère, salut. Je t'envoie le corps de Sénryris, ma mère [...], par Galès fils d'Hiérax, sur son bateau [...] ». De l'utilisation de matelots, qui s'imposait sur une voie d'eau, a-t-on le droit de conclure à l'utilisation automatique de gens de mer ou de fleuve sur un trajet terrestre ? La distance entre Kosseir et Coptos par exemple, quand on emprunte la route actuelle, est d'environ 200 km. Est-il vraisemblable que des marins de la mer Rouge y aient transporté des momies ? Pour faire ce travail, il y avait des chameliers-transporteurs spécialisés dans l'utilisation de ces bêtes de somme, et c'eût été faire perdre un temps considérable à ces hommes de la mer, obligés, après coup, de remonter de Coptos à la mer Rouge, à vide ou avec d'autres chargements ; pour les mêmes raisons économiques, il est aussi peu vraisemblable que des matelots nilotiques aient mis pied à terre dans le port fluvial de Coptos³⁹, et aient transporté des momies de la vallée à la côte orientale. Il faut ajouter que le désert est semé, entre Nil et mer Rouge, de pièges que seuls, des professionnels expérimentés pouvaient affronter sans perdre de temps, voire la vie⁴⁰. Les momies montées du Nil étaient probablement débarquées des felouques fluviales dans le port de Coptos, puis installées à dos de chameau, enfin acheminées en caravane à travers le désert ; les momies « descendues » de la mer Rouge devaient partir des ports locaux à dos de chameau. Les plus aptes à convoier les morts, comme d'autres marchandises, devaient être des transporteurs domiciliés dans le nome coptite ou dans les ports de la côte orientale. Il est donc préférable de supposer que les matelots ne quittaient pas l'élément liquide, Nil ou mer Rouge, et laissaient la liaison terrestre aux transporteurs routiers.

Le Tarif ne mentionne que les sommes à payer. À propos de celle à acquitter sur les momies, F. Burkhalter écrit, *o. l.* 222-223 :

Il est plus difficile de comprendre pourquoi la stèle indiquait le *pittakion* qu'il fallait payer, non seulement pour transporter une momie de Coptos à la mer Rouge, mais aussi de la mer Rouge à Coptos. [...] Il est possible qu'il faille attribuer la mention du trajet mer Rouge-Coptos au caractère très atypique des momies. En effet, les marins qui rapatriaient un corps étaient peut-être dispensés de payer eux-mêmes le *pittakion* d'une drachme quatre oboles fixé par le Tarif, qui était plus élevé que ce qu'ils

39. Port identifié sur le terrain par le voyageur R. Pococke (*Topoi*, 206-207).

40. Sur le caractère angoissant et dangereux de tout le désert oriental égyptien, voir les descriptions d'A. Bernand, *Le Paneion d'El-Kanaïs : les inscriptions grecques*, 1972, *passim*. Elles concernent la route d'Edfou à la mer Rouge, mais celle de Coptos à la côte traverse des paysages aussi désolés.

payaient pour leur propre passage (1 drachme). On peut imaginer que c'étaient les parents du défunt – ou tout autre mandataire – qui acquittaient cette somme lorsqu'ils allaient chercher la dépouille de leur proche à Coptos, et que c'est pour cela que le prix du *pittakion* d'une momie transportée en direction de la vallée [...] avait été ajouté à celui qui était exigé pour en transporter une de Coptos à la mer Rouge [...].

Il faut rappeler deux principes : tous les objets transportés étaient taxables, à l'exception de ceux qui servaient « à l'usage personnel » ; sur cette route à statut particulier, les transporteurs devaient donc payer deux fois, un *pittakion*, qui leur ouvrait le droit à utiliser cette route (1 drachme par personne), et la taxe sur les marchandises. Ce principe est clairement rappelé dans le *Code justinien*, 4, 61, 5, qui date de 321 après J.-C., mais reprend certainement une réglementation plus ancienne (De Laet, *o. l.* 428-429) : « *Universi provinciales pro his rebus quas ad usum proprium [...] inferunt [...] nullum vectigal a stationariis exigantur* ». Ensuite, les momies étaient des marchandises comme les autres, donc taxables (cf. *Dig.*, 11, 7, 37, qui prouve que les momies devaient acquitter une taxe, et le *Code justinien*, 3, 44, 15 (A. Bataille, *Memmonia*, 1952, 277-278), qui en révèle l'abolition sous le règne de Justinien). Le montant élevé de cette taxe (1 drachme 4 oboles) pourrait trouver une explication banale : tant qu'on a largement pratiqué la momification en Égypte, imposer lourdement les déplacements de momies pouvait rapporter gros au fisc ; plus la pratique s'en est raréfiée, avec la christianisation, moins la taxe devenait rentable, d'où, peut-être, la décision de Justinien. Je ne vois pas, non plus, de raison de s'étonner que les transporteurs aient dû payer dans les deux sens. Les droits perçus sur le transport des marchandises pesaient dans les deux directions (W. Schwahn, *Realencyclopädie*, V A, col. 255 : « *Ein- und Ausfuhr* », import et export). Or, rien, dans le Tarif, n'autorise à supposer que la taxation coptite des momies ait contrevenu à ce principe. L'hypothèse Burkhalter d'une dispense de taxation personnelle dans certains cas me paraît inutile et infondée ; le Tarif n'en énonce pas l'idée.

Ateknos

L'épithète *ateknos* est rare sur les épitaphes de l'Égypte hellénistico-romaine (*Kentron*, 12 / 2, 1996, 60-63). De plus, elle n'est pas claire : selon les cas, elle pouvait qualifier un individu « qui n'avait jamais eu d'enfant », « qui n'a pas encore d'enfant » ou bien « qui a survécu à ses enfants », donc trois situations différentes.

Vu l'ampleur des hécatombes infantiles et juvéniles dans l'Antiquité, le troisième cas a dû se présenter souvent ; j'en vois l'indice dans l'empressement de l'officier lagide Diazelmis⁴¹ à souligner (v. 11-12) qu'il n'avait pas eu « la douleur de voir mourir ses enfants » et avait même vu « les enfants de ses enfants prendre soin de sa vieillesse jusqu'à son extrême fin ».

41. E. Bernard, *Inscriptions métriques*, 1969, 75-80, n° 10.

Seuls, en effet, les parents proches et les familiers connaissaient la situation des défunts, dont le souvenir devait s'effacer vite vu la précocité quasi générale des décès. Les successeurs étaient donc probablement aussi peu informés que nous sur le sens précis d'*ateknos* quand ils le trouvaient sur la pierre funéraire d'un inconnu.

Pour donner la mesure de ces incertitudes, j'ai retenu l'exemple des communautés juives hellénisées d'Égypte. On en possède maintenant une image plus précise, grâce au récent recueil des *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, de W. Horbury et D. Noy.

Sur cent treize épitaphes sûres ou probables (o. l. 257), on ne dénombre que six témoignages utilisables, dont cinq d'interprétation incertaine. La stèle de Josué (o. l. 74, n° 34) lui fait dire à un certain Dôsthéos, son fils adoptif ou son esclave, « tu es mon enfant, car je m'en suis allé sans enfant » (v. 7). Josué étant mort à soixante ans (v. 2), il nous est impossible de déterminer s'il avait perdu des enfants avant de mourir ou s'il n'en avait jamais eu. La jeune Sambathion (o. l. 146, n° 76) est morte à 19 ans ; G.H.R. Horsley, *New documents illustrating early Christianity*, 4, 1987, 224, la supposait mariée à cet âge, mais l'extrême précocité des mariages féminins, dans l'Égypte du temps, autorise à supposer qu'avant de mourir, elle ait pu perdre un enfant au moins (*Kentron*, 12 / 2, 1996, 62). On ne peut rien dire de Joseph, mort à 23 ans (o. l. 189, n° 110), ni de deux autres défunts sans âge indiqué (o. l. 135, n° 65 et 177, n° 101).

Un seul *ateknos* est sans ambiguïté. Il concerne une certaine Arsinoé, fille de Théodosios et d'Aliné (o. l. 90, n° 38), dont la biographie a été, par chance, minutieusement détaillée : elle est morte à vingt ans (v. 6), elle était mariée (v. 7), mais n'avait pas encore d'enfant, car, au passant qui lui demande, au sujet de son mari, « lui as-tu laissé un enfant ? », elle répond : « je suis descendue sans enfant dans la demeure d'Hadès » (v. 7-8). La précision des détails, ici, procède d'un désir de clarification. D'autres stèles de milieux non juifs révèlent le même souci. C'est le cas, par exemple, sur l'épitaphe de la jeune Crétoise Nikô, femme d'Archôn, qui avait été inhumée à Alexandrie (E. Bernand, o. l. 153, n° 28). Ce qui chagrine Archôn « doublement », c'est que le décès soit intervenu « avant que sa pieuse épouse n'ait mis au monde de beaux enfants » (v. 5-6). Ici, le désir de préciser qu'elle n'avait pas encore enfanté a amené le poète à dilater l'idée sur un pentamètre entier, au risque de donner une impression de remplissage laborieux, car le v. 6, avec ses adjectifs convenus, « pieux » et « beaux », est particulièrement plat.

Bernard BOYAVAL

Université Charles de Gaulle, Lille III